

U d/of OTTAWA



39003002517984

258-13-201

LETTRE DE M. L'ABBÉ PIENT CORNUAU

Le Prieuré Saint-Louans, 28 Août 1912.

Monsieur le Directeur,

Je sollicite une place dans le numéro d'octobre de votre Revue pour y parler de Léon Bloy d'un point de vue d'où ses amis, l'envisageant sans doute comme un grand artiste, ne l'auront peut-être pas suffisamment mis en lumière.

Oui, Bloy est un très puissant écrivain. Il l'est tellement et il fait à ce point vibrer certaines âmes capables de pénétrer sa pensée, qu'après l'avoir lu, elles ne peuvent plus lire personne. Je ne crois pas qu'il puisse y avoir pour un écrivain de gloire au-dessus de celle-là.

Mais Bloy est avant tout un grand chrétien ; et ceci doit être dit sans ambages dans une Revue qui se donne l'honneur de le présenter au public.

Oui, chrétien, dans toute la force du mot ; c'est-à-dire ami du Christ jusqu'au sacrifice sans mesure, jusqu'à la mort.

Non pas même un chrétien dans le rang, mais un chef, un de ceux qui ont positivement mission d'appeler les âmes et de les conduire au Maître.

Oh ! J'entends bien qu'il n'est pas constitué officiellement dans l'Eglise en cette fonction d'apostolat ; et il ne s'est du reste jamais donné le ridicule d'y prétendre. Il éclaire avec amour le chemin des âmes de bonne volonté ; et, les ayant ainsi conduites aux pieds du prêtre, celui que la Providence semble désigner à l'achèvement de l'œuvre divine, fût-il le plus humble ; — il se retire en quelque coin de silence pour remercier Dieu, avec des larmes, de l'avoir choisi pour être son passeur.

Et cependant telle est sa mystérieuse et sublime investiture dans cette mission très-haute, et telles sont les bénédictions de l'Esprit-Saint sur ses livres, que ceux qui les lisent en en pénétrant la force et la douceur, vont presque nécessairement à Dieu, pour qui ils ont été exclusivement écrits.

Et je suppose que si tant de catholiques modernes se détournent de Bloy, c'est qu'ils ont flairé ce danger, n'ayant qu'une peur : d'être entraînés par une surprise d'enthousiasme et jetés



par ce terrible ami de Dieu, sans compromissions ni atermoie-
ment, dans l'engrenage de l'héroïsme chrétien qui est leur épou-
vante.

Je sais des prêtres qui ont beaucoup reçu de Léon Bloy, plus
que d'aucun autre en ce monde, et qui n'en font pas mystère. Sa
passion pour la vérité sans alliage a enflammé leur vie. Son cou-
rage tranquille en face de tous les sacrifices nécessaires, a récon-
forté leur cœur quelquefois tremblant.

Et sa fidélité inouïe, à travers les menaces et malgré les séduc-
tions tentées, dans sa longue carrière d'écrivain catholique, leur
a inspiré cette horreur, qui honore les hommes, pour tous ces
louches accomodements où sombre misérablement l'intégrité du
caractère.

A combien a-t-il enseigné les raccourcis qui montent à Dieu
sans détours, ces chemins de l'Absolu au bord desquels fleuris-
sent les éclatantes vérités semées autrefois par Jésus, et qui sont
les adorables et très pures fleurs du saint Evangile !

Aussi, aux prêtres qui connaissent le prix des âmes, qui les
veulent grandes, qui ont d'ailleurs le souci de leur ascension per-
sonnelle, je ne puis rien souhaiter de plus vraiment efficace que
de chercher dans l'œuvre de cet artiste impeccable la doctrine
sûre, généreuse et sans défaillance, qu'il y enchâsse partout si
magnifiquement, avec l'unique volonté de servir vraiment la
gloire de Dieu.

Et je songe avec éblouissement à la beauté vraie de cette
pensée, écrite par l'âme qui le connaît le plus au monde : « L'es-
« prit de Léon Bloy est comme une cathédrale où le Saint-Sacre-
« ment serait toujours exposé. »

Pient Cornuau.

Aumônier de la Flotte, en retraite.



LÉON BLOY

et la Conspiration du Silence

Il y a peu de jours, un journal parisien se livrait à un referendum sur la « Conspiration du Silence ». D'aucuns la nient ; d'autres la supportent ; certains la jugent quelquefois nécessaire.

Parmi ces derniers : le nommé Tailhade — Laurent, de peur qu'une confusion regrettable le prive des légitimes lauriers qui lui sont dus.

En effet, *Comœdia* du 13 août écoulé, s'ornait, au chef, d'un quelconque ou hebdomadaire article où il était question de la conspiration qui nous occupe. En un filet pénultième, le magnifique Laurent — ô typo ne prends pas texte de l'anecdote que te conte ci-après René Martineau pour brouiller ces trois mots qui pourraient faire remonter la généalogie des Tailhade jusques aux berceaux des fameux florentins — je disais que M. Tailhade y allait d'un petit couplet sur le sens duquel les amis de Léon Bloy ne se seront point mépris.

Laurent Tailhade déclare que la « Conspiration du Silence » est utile quand elle est employée contre un écrivain dont le tort est d'invectiver les fausses gloires dont est pourrie la Littérature française. Croit-il que nous oublions si aisément les nauséabondes suppurations de « A travers Groins » et de « Au Pays du Muffle » où il taxe de sodomie bon nombre de ses contemporains écrivains connus sinon glorieux, où, pour dauber sur Coppée, il injurie bassement l'Eucharistie devant qui se courbent des millions d'êtres pensants.

Heureusement que la décrépitude du pays français n'est point telle que l'on en soit arrivé à écouter ce que dit M. Tailhade : de lui à Léon Bloy et pour atteindre à ce dernier, il reste, à l'écrivain des poèmes aristophanesques, à dérober les records de quelques Garros ou Legagneux. Le baromètre qui enregistrerait cette très éventuelle prouesse se figerait inévitablement à ras de terre.

Ce qui est plus agréable à constater pour moi c'est que Léon Bloy est bien près — au crépuscule d'une noble et admirable carrière qui, plus tard, fera de lui une figure de légende incroyable mais vraie — de voir un peu de justice monter vers lui. Si nos

espoirs de voir se diffuser largement *Les Marches de Provence* ont été grands parfois, jamais autant que pour le présent fascicule nous n'avons ambitionné d'être vastement répandus en le plus grand nombre de mains. Le beau cri sincère que nous enregistrons ici et qui, partant de l'intelligence aiguë de Rachilde à la touchante sympathie du vénérable abbé Cornuau, ancien aumônier de marine, se connaissant en Hommes, ce cri de justice décrit une courbe merveilleuse, enveloppe Léon Bloy d'une nombreuse et riche armure d'admiration. Il en est cuirassé ; devant ce faisceau dressé par ceux qui le connaissent, par ceux qui l'aiment viendront se briser les attaques félonnes des voyous de Lettres, des escarpes de l'Art, des coupes-jarrets de la Gloire.

La pierre est petite que nous apportons à l'édifice d'équité : elle est solide et immuable, les vandales s'y rompent le front.

Ah ! je sens bien que vont regimber les quelques cuistres académiques, les petits jeunes qui piaffent — pauvres baudets hongres qui ne savent même pas braire — devant la face impassible de la Gloire hautaine et fermée. Qu'importe ! ce n'est pas pour eux que Léon Bloy écrit. *Aures habent, etc.*

Si ! les puissantes paroles du Belluaire que le silence n'a pu vaincre, s'enroulent en furibondes lanières aux reins chétifs des crétiens de la moderne dégénérescence, châtient le vulgaire, fouaillent la sottise étalée !

Mais de cette poussée vengeresse, les pieds plats du journalisme n'ont garde de signaler la grandiose chevauchée qui les éclabousse, les marques d'indélébile ignominie.

Sacristains cafards de la honteuse chapelle de Nullité et de Hault-Puffisme, ils posent leur hypocrite éteignoir sur la lueur qui menace d'éclairer leurs ténèbres où grouillent les larves de la basse Envie !

Sarpejeu ! Messire Bloy vous frappez d'estoc et de taille, tout fier bardé du scintillement de votre formidable Foi ! on a bien essayé de vous atteindre parfois ! Votre voix a essaimé sur les routes dures où vous l'ameniez la meute dont les crocs n'ont pas atteint vos chausses !

L'arme de Basile n'était point assez acide pour corroder votre armure ! Le silence lourd a pesé à vos robustes épaules.

On a eu peur de Léon Bloy : son Verbe redoutable frappait trop juste ; il convenait de fermer sur lui les cloisons étanches d'un silence opiniâtre et criminel. Et la Voix a clamé dans le Désert peuplé, sans relâche, sans ralentissement !

On a eu peur de Léon Bloy.

Quelle formidable erreur commise contre lui ! Il n'y avait pourtant qu'à voir Léon Bloy pour n'avoir point peur du *Vieux de la Montagne*. Dans cette large face vivent étrangement deux yeux tels que lorsqu'on les a regardés un peu il est impossible désormais de craindre l'auteur de la *Femme Pauvre*. Ce regard ne sait pas céder l'énorme bonté de cet être fougueux et tout vibrant de tendre franchise. Ceux que Bloy a meurtris — certains du moins — n'ont pas compris qu'ils pouvaient être aimés de lui !

Il faut, à travers les plus violentes invectives, percevoir le douloureux appel de la bonté et de la tendresse blessées.

Etudiez Léon Bloy — ô profanes — pesez ses pages journalières et vous verrez qu'il ne s'élève jamais que contre tout ce qui heurte son idéal, méprise sa croyance, trahit ses amitiés. Dut-il, lui-même me démentir, je n'ai aucune hésitation à affirmer que jamais un de ses amis ne s'adressera en vain à Léon Bloy. Voilà ce que je pense du « monstre ».

Ceux qu'il a malmenés, fustigés de sa redoutable colère, ont voulu — par une honteuse déformation de ses intentions et de son caractère — faire de lui un professionnel de la diffamation et de l'injure !

Mensonge ! à la charge des souteneurs et des eunuques qu'il n'a point suffisamment honnis !

Evidemment Léon Bloy a des torts, de graves torts : il ne s'est point attardé à fleurir de menus rubans quelque noir corset de parisienne vicieuse, il n'a jamais pu pénétrer dans les intimes secrets d'une blanchisserie londonienne. Il n'a pas fait son petit Bourget dans les élégances frelatées. C'est un grand coupable : on arrive par les corsets aussi bien que par la lingerie fine et le léchage de bottes. Ce grand naïf de Bloy n'a jamais rien compris à la Littérature. Il eut des exemples cependant : Huysmans confit en dévotion trouble et douteuse ! Ses livres se vendirent parce que — au lieu du torrent de franchise qui déborde des œuvres de Léon Bloy — il y circule quelque chose de malsain que les sadiques dévorent comme un sorbet acide et piquant.

Ah ! que tout ce marécage putride est loin de la saine écriture de Léon Bloy.

Il savait — celui-ci — que la voie sur laquelle il s'engageait ne côtoyait que des ronces cruelles, ne voisinait avec aucun profit ! Il n'a pas eu une seconde d'illusion à ce sujet ; et, délibérément, avec la certitude d'accomplir sa Tâche, il n'a pas failli un instant : immuable comme un roc que la mer frôle sans l'ébranler.

Rien n'a plié sa superbe. Il a marché dans la vie avec une unité parfaite et absolue accordant ses écrits à ses actes, ses actes à ses écrits.

Pèlerin de franchise et de courage, nulle misère ne sut l'abattre, nulle déception ne le terrassa. Un phare lumineux le guide, semble-t-il, vers lequel il va plein d'une splendide sérénité. Il a laissé des lambeaux de lui-même aux routes mauvaises : il a marché sans hésiter.

C'est merveille de songer que cette manière de héros qui, devant le plus redoutable supplice, refuserait de retrancher une ligne de son œuvre, mettrait au feu sans se plaindre le travail d'un fécond demi-siècle s'il lui était simplement « révélé » que Dieu l'exige.

C'est un point de ce caractère que l'on n'a pas assez mis en évidence et qui ajoute à la belle figure de Léon Bloy un rayonnement tout particulier.

Cet hommage réparateur qu'il doit à l'indépendance résolue de ceux qui le connaissent, s'adresse autant à l'écrivain riche d'épithètes, grand remueur d'images adorables, dispensateur d'expressions fulgurantes, qu'à l'homme qui voulut et sut accomplir son Œuvre et sa Vie.

Celui-là — en dépit des sots et des malpropres littérateurs qui déshonorent notre siècle — nous le saluons bien bas avec toute la ferveur que nous avons pour ses splendides pages et sa belle noblesse de Mendiant volontaire qui eût pu — mieux que beaucoup d'autres — présider au Festin qu'il n'a pas voulu partager avec les morts-nés dont le nom ternira, à tout jamais, l'Histoire des Lettres.

Roger d'Arson.

Septembre 1912.



M. René Martineau a publié, en 1901, sous le titre de : « Un Vivant et deux Morts ! », un volume qui contenait la bibliographie complète des œuvres de LÉON BLOY. Ce volume donnait d'intéressantes notes et des inédits. Pour les « Marches de Provence », M. René Martineau a bien voulu reprendre ce travail de 1902 à 1912 et nous donner ci-après le complément de son livre mis à jour par la très bonne étude qui suit :

Notes Bibliographiques

EXÉGÈSE DES LIEUX COMMUNS

Un vol. in-12. Paris, Mercure de France, 1902. — Comprenant 1 f. 304 pages pour le f. tit, le titre, la dédicace, le texte, la table, achevé d'imprimé plus 1 feuillet blanc.

Trois exemplaires sur Japon et douze sur Hollande.

Épigraphe : Ils ne mouraient pas tous mais tous étaient frappés.

Très certainement le plus original des livres de Léon Bloy, le plus fermé aussi et le plus incompris.

L'auteur y est tour à tour terrible et doux, féroce-ment ironique ou joyeusement méprisant. Les moyens les plus divers lui sont bons pour traduire sa pensée. Tantôt on lit un conte tantôt une prophétie. Quelques lignes suffisent pour expliquer un lieu commun, ses conséquences et son emploi, alors que l'exégèse du précédent aura nécessité un récit long et détaillé.

Léon Bloy pleure, rit, se fâche ou se contente de hausser les épaules. Il traduit ces différentes attitudes avec une incroyable vérité d'expression. Inutile d'ajouter que quelle que soit la manière, le chapitre est le plus souvent un chef-d'œuvre.

Puisque le livre m'est dédié, je choisirai un de ceux que je préfère comme citation :

« QUI N'ENTEND QU'UNE CLOCHE N'ENTEND QU'UN SON ! »

« Il semble pué-ri-er de conclure que le même individu qui entendrait une dizaine de cloches, par exemple, entendrait une dizaine de sons différents et antipathiques les uns aux autres. Pourtant c'est exactement ce que le Bourgeois veut dire.

Au fond, il lui faut des cloches contradictoires, des cloches qui hurlent de sonner ensemble, des cloches sourdes qui ne s'entendent pas elles-mêmes. L'harmonie surnaturelle des carillons de nos églises l'exaspère et l'idiotifie. Observez-le, un jour de grande fête, au

moment où les cloches sonnent à toute volée. Vous sentirez, vous verrez en lui la présence d'une bête qui se retourne et qui tressaille.

Les cloches *béniés* vont atteindre, jusque dans les entrailles de cet homme, on ne sait quelles appétences mystérieuses vers l'anarchie. Car tel est le secret du Bourgeois. Il est anarchiste, mystérieusement, — dans les profondeurs.

Par là s'explique sa haine des cloches, lesquelles ne peuvent être consacrées que par un Evêque, annonciateur et démarcateur d'Unité divine.

Une cloche unique, un son unique, auraient trop l'air de venir du ciel, et c'est pour cela qu'ils font peur. »

Je signale aux bibliophiles l'étonnante table de ce volume ; elle ne comprend pas moins de cent quatre-vingt-trois numéros et le bourgeois peut y contempler ses chères formules débarrassées d'une exégèse dont il abandonne la lecture à de moins sérieux que lui.



LES DERNIÈRES COLONNES DE L'ÉGLISE

Un vol. in-12. Paris, Mercure de France, 1903. — Comprendant 1 feuillet lim., 222 pages pour le f. tit., le tit., la dédicace, le texte, la table, plus un f. blanc. Il a été tiré 12 exemplaires sur papier de Hollande.

Les Colonnes, ce sont François Coppée, le père Didon, J.-K. Huysmans, Paul Bourget et quelques autres, c'est-à-dire les écrivains peu artistes, convertis ou non, que les catholiques modernes ont choisis pour soutenir l'édifice en apparence ébranlé de l'Église de Jésus-Christ.

Cela forme une belle réunion de médiocrités et donne à Léon Bloy l'occasion d'un coup de balai vigoureux.

Une sorte d'invocation « Le mendiant prie au seuil de l'Église » termine le livre ; j'en extrais ces lignes :

« ...Je crie donc vers vous, Seigneur ! Est-il croyable que vous habitiez encore une demeure que ces misérables disent la vôtre et qu'ils prétendent soutenir comme des piliers inébranlables ? Donnez-moi la force d'un Samson pour jeter une fois par terre cette caverne de voleurs et d'imbéciles plus impitoyables que des assassins.

Alors, ô Saint-Sacrement, vous irez par les chemins et par les champs, porté dans les cœurs brûlants et pantelants de quelques lapidés qui seront vos pauvres et à qui vous *délèguerez votre pouvoir*. Et comme l'heure est proche où le Paraclét doit enfin venir, jamais on n'aura rien vu d'aussi beau ! »



MON JOURNAL

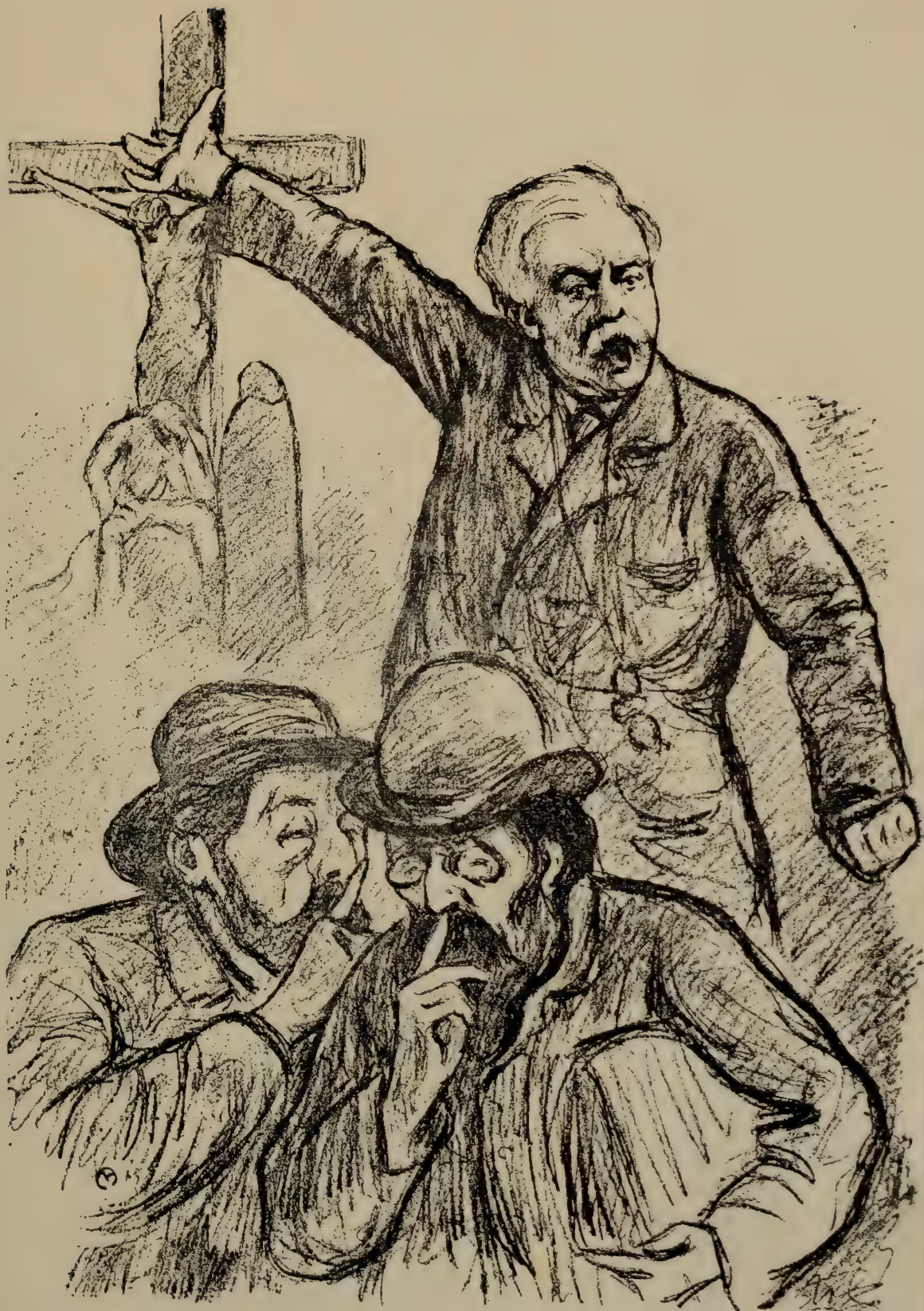
Pour faire suite au *Mendiant Ingrat*, 1896-1900
(DIX-SEPT MOIS EN DANEMARK)

Un vol. in-12. Mercure de France, 1904. — Comprendant 1 f. lim. 12 p. p. I à XI pour le faux tit., le titre, la préface, 383 p. p. pour la note préliminaire, le texte, l'index des noms cités et la table, plus 1 feuillet.

Trois exemplaires sur Japon et dix-sept sur Hollande.

Le titre devait être « Dix-sept mois en Danemark ». Celui de Mon journal n'est pas bon puisqu'il peut désigner le journal entier de l'auteur depuis « Le Mendiant Ingrat » jusqu'au « Vieux de la Montagne » inclusivement.

La Conspiration du Silence



Dessin inédit de Marcel Arnaud

Le séjour en Danemark reste l'épisode principal du volume. Continuation de ces notes au jour le jour qui ont valu à Léon Bloy un assez grand nombre de lecteurs — pas assez grand hélas ! pour procurer à l'auteur un succès de librairie.

Léon Bloy parle du Danemark en chrétien. Effroi très particulier en présence de cette population pour laquelle la science est tout et qui ne peut, par conséquent, ni penser, ni prier, ni pleurer ni rire, ni manger ni boire.

« Les vacances sont finies et les cours recommencent. La vie mécanique reprend. Une moitié de ce royaume donnera des leçons, l'autre en recevra. Ainsi chaque jour, jusqu'à ce qu'on crève. Et cela est inutile, à jamais inutile, éternellement inutile. Pas une seule fois, fût-ce par erreur, ne se glissera une idée, une lueur de raison, capable d'éclairer, une seconde, cet enseignement automatique. On apprendra des langues étrangères, on saura par cœur des manuels ou des catalogues, mais les imbéciles resteront imbéciles pour toute la durée des siècles et les talents, s'il y en a, demeureront enfouis sous cette science de mort. »

Et Léon Bloy sait bien que telle est l'existence qu'on nous prépare en France, pour l'année prochaine.



QUATRE ANS DE CAPTIVITÉ

A COCHONS-SUR-MARNE

Pour faire suite au *Mendiant Ingrat* et à *Mon Journal*, 1900-1904.

Un vol. in-12. Mercure de France, 1905. — Comprenant 1 f, le f. tit, le titre, 484 pages pour le texte et la table et l'index des noms cités.

Il a été tiré trois exemplaires sur Japon impérial numérotés de 1 à 3 et vingt-et-un sur Hollande numérotés de 4 à 24.

En frontispice il y a une photographie du buste de Léon Bloy par Frédéric Brou — œuvre remarquable et d'une ressemblance étonnante, — intitulée « Léon Bloy sur le pavé ».

Ce buste en bronze a été exposé au Salon de 1905, scellé réellement sur un vieux pavé. Il est aujourd'hui la propriété de Léon Bloy.

Qu'est-ce que Cochons-sur-Marne ?

Un libraire éditeur du diocèse de Meaux, enthousiaste de Léon Bloy, et parfaitement au courant des vilénies de ses compatriotes, se chargea de l'apprendre aux populations !

Il fit imprimer une affiche dont voici le texte et cette affiche, tirée à un grand nombre d'exemplaires, fut placardée sur tous les murs disponibles de la région :

Vient de paraître :

Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne

par LÉON BLOY.

Cochons-sur-Marne, c'est Lagny. — C'est, dit le grand pamphlétaire, l'un des grouillements bourgeois les plus bêtes, les plus répugnants, les plus hostiles que j'aie connus en France et à l'Etranger.

Un fort volume avec autographe et deux portraits.

En vente chez M. Léon Bellé, libraire, à Lagny.

C'est dans ce livre qu'il est fait mention de la brochure que je publiai en 1901 (1) Catalogue dans le genre de celui que je publie ici. Je me souviens du soin avec lequel Léon Bloy corrigea les épreuves de mon petit ouvrage.

Au dernier moment je m'aperçus que malgré toutes nos précautions, une faute énorme subsistait qui allait nécessiter un erratum. J'écrivis à Léon Bloy une lettre désolée et il me répondit aussitôt par la curieuse et amusante épître que voici (2) :

« Mon cher Martineau,

« Voici une anecdote littéraire qui vous restituera immédiatement la sérénité perdue. Il y a quelque quinze ans, je me trouvais un soir, je ne sais où, en compagnie de Villiers de l'Isle-Adam et de Huysmans que j'avais eu la sottise d'acoquiner l'un à l'autre — gaffe cruelle qui coûta cher au pauvre Villiers... On parlait de la chiourme des lettres et du tourment de la *Coquille* procuré quotidiennement aux écrivains par l'indifférence ou l'hostilité brutale des typos. — « Cette vexation autrefois me parut amère, nous dit Villiers, mais, depuis, j'ai remarqué combien de fois et avec quels frissons d'extase ! que le mot substitué *quel qu'il fut*, se trouvait toujours, en fin de compte, préférable au mien et qu'il y avait là un mystère. Même la coquille pure et simple, c'est-à-dire le mot estropié, me paraît providentielle. Pour ce qui est de l'omission d'une ou plusieurs lignes du texte, quel avertissement de la bonté divine, si notre orgueil savait l'entendre... » Je me rappelle très nettement, mon bon René, que Huysmans ne comprit absolument rien à cette boutade et je pense que vous n'en serez pas surpris. »

LÉON BLOY.



BELLUAIRES ET PORCHERS

Un vol. in-12. P.-V. Stock, 1905. — Comprenant 2 ff. 41 pp. Numérotés XLI pour le f, tit, le titre, la dédicace, l'introduction, 351 pp, pour le texte, plus la table et 1 f, un portrait d'après une photographie.

Il a été tiré à part quinze exemplaires sur Japon numérotés et paraphés par l'éditeur.

Ce livre était terminé depuis six ans lorsqu'il fut publié. Il est formé de vingt-cinq articles parus les onze premiers dans *Le Chat Noir*, et les autres dans diverses revues. A ces articles, l'auteur ajouta une brochure « Un brelan d'excommuniés » (Savine 1889), et une plaquette « Ici on assassine les grands hommes » (Mercure de France 1895), plus une introduction qui est un chef-d'œuvre de lyrisme.

« Aussi longtemps que subsistera la race douloureuse des enfants d'Adam, il y aura des hommes affamés de Beau et d'Infini, comme on est affamé de pain. Ils seront en petit nombre, c'est bien possible. On les persécutera, c'est infiniment probable. Nomades éplorés du grand Rêve, ils vagueront comme des Caïns sur la face de la terre et seront peut-être forcés de compagner avec les fauves pour ne pas rester sans asile. Traqués ainsi que des incendiaires ou des empoisonneurs de fontaines, abhorrés des femmes aux yeux charnels, qui ne verront en eux que la guenille, invectivés par les enfants et les chiens, épaves affreuses de la Joie de soixante siècles roulées par le flot de toutes les boues de ce dernier âge, ils agoniseront à la fin, — aussi confortablement qu'il leur sera donné de le faire, — dans des excavations tellement fétides que les scolopendres et les scarabées de la mort n'oseront pas y visiter leurs cadavres !

Mais, quand-même, ils subsistent pour désespérer leurs bourreaux et comme la nature

(1) Un Vivant et deux Morts. — En vente chez Bosse, 46, rue La Fayette.

(2) Lettre inédite.

est indestructible et inviolable, il pourrait très bien arriver qu'un jour — par l'occasion de quelque surprenant baiser du soleil ou l'influence climaterique d'un astre inconnu — une exceptionnelle portée de ces vagabonds, inondant la terre, submergeat à jamais, dans des ondes de ravissement, cette avortonne société de sages fripouilles qui pensaient avoir exterminé l'aristocratie du genre humain. »



A SIGNALER ICI :
LE SALUT PAR LES JUIFS

Deuxième Edition, 1906

Parue en 1892, cette œuvre extraordinaire, la plus puissante de Léon Bloy, avait été méconnue. Quelques critiques en avaient proclamé la beauté mais la portée de l'ouvrage avait échappé à la plupart d'entr'eux.

En 1906, l'auteur fit subir à son livre des modifications qu'il jugeait indispensables, l'augmenta d'une préface et le publia chez Victorion et Cie.

L'édition est belle, ornée avec goût et entièrement imprimée avec les caractères Grasset.

Elle comprend VII pp, pour le f. tit., le titre et l'introduction et 163 pp. pour le texte.



PAGES CHOISIES

Un vol. in-12. Mercure de France, 1906. — Comprenant 1 f. blanc, 419 pages pour le f. tit, le titre, la dédicace et le texte, plus 1 f.

En frontispice un portrait d'après le tableau de Léon Bonhomme.

Il a été tiré cinq exemplaires sur Japon et vingt-et-un sur Hollande.

Inutile d'insister sur l'importance de ce choix que l'auteur a composé lui-même avec le plus grand soin.



L'ÉPOPÉE BYZANTINE et GUSTAVE SCHLUMBERGER

Edition de la *Nouvelle Revue*.

En vente chez A. Blaiçot, 22, rue Le Pelletier, Paris. 1906. — Comprenant le f. tit. et 92 pages de texte, plus la table. C'est la réunion de deux articles parus dans la Nouvelle Revue.

Léon Bloy s'est passionné depuis longtemps pour l'histoire du Bas-Empire. A l'occasion du livre de M. Gustave Schlumberger, il apporta des conclusions nouvelles, les vues très particulières de l'exégète catholique qui se retrouva une fois de plus devant ces aventures prodigieuses du grand Basile ou des deux Bardas.

Et avec quel style ! Il n'y a que Léon Bloy pour expliquer une chose aussi épouvantable que les quinze mille prisonniers aux yeux crevés par Basile II et pour la présenter avec des images et des arrangements de mots aussi sublimes et aussi concluants.

« Après cela, écrit-il, il me semble que le caractère de ce grand homme est montré suffisamment.

Les guerres d'extermination que notre sensibilité d'eunuques soi-disant chrétiens

fait paraître inacceptables aujourd'hui, étaient, au X^me siècle exactement dans leur cadre et plausibles à souhait.

Une Byzance de miel, sans yeux crevés ou arrachés, sans empalement, sans écorchement, sans étrépiement ni brûlement, sans découpage ni dépeçage, après ample lapidation d'excréments par la multitude ; cette Byzance-là serait fastidieuse et dégoûtante pour ne rien dire de plus. Quant on est au vrai point, l'histoire des quinze mille aveugles a l'air d'une espièglerie. »



LA RÉSURRECTION DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

Avec une reproduction de la maquette du monument de Frédéric Brou

Une plaquette in-8, chez Blaiçot, éditeurs, 22, rue Le Pelletier, 1906, 1 f. le f. tit. le titre, 1 f. avec une note pour les souscripteurs et 32 pp. pour le texte.

Villiers de l'Isle-Adam fut longtemps l'ami de Léon Bloy. Celui-ci eut plusieurs fois l'occasion de dire son admiration et son affection pour Villiers. Il y a dans la *Femme Pauvre* un portrait de Bohémond de l'Isle-de-France qui passe pour le plus réussi des portraits du pauvre auteur de *l'Eve future*.

Ces quelques pages qui forment *la résurrection*, sont faites avec la même tendresse et la même somptuosité. Je ne veux pas y chercher une citation. Il faut les lire d'un bout à l'autre pour que le but de l'auteur soit atteint, pour sentir la présence du poète exquis qu'il a voulu honorer.



CELLE QUI PLEURE

(NOTRE-DAME DE LA SALETTE)

Un vol. in-8°, Mercure de France, 1908. — Comprendant 1 f. le f. tit. le titre, la dédicace, la déclaration de l'auteur, 253 pages pour le texte et l'appendice, plus 1 f. pour la table, 1 f. errata et 1 f. achevé d'imprimer par Henri Barbot et Cie, à Bolbec.

En frontispice une reproduction de la Statue de la Vierge qui pleure, photographie.

Il a été tiré de cet ouvrage 3 exemplaires sur Japon et 17 sur Hollande.

Il y avait trente ans que Léon Bloy avait été initié aux révélations de la Salette par un vieux prêtre qui repose aujourd'hui dans le petit cimetière de la Sainte-Montagne, face à la Basilique.

Depuis cette époque, l'auteur avait parlé plusieurs fois de l'Apparition, mais l'occasion ne lui avait pas été donnée de flétrir les tentatives faites pour déconsidérer le secret de Mélanie. Son livre est presque entièrement consacré à l'histoire du *secret* et prépare l'admirable « Vie de Mélanie » publiée depuis, en 1912.

Au point de vue typographique, « Celle qui pleure » est un fort beau livre. On se figure difficilement à son aspect, les difficultés sans nombre surmontées héroïquement par l'imprimeur pour arriver à sa publication. Quant au texte même, je ne peux et ne veux rien en distraire, mais je crois utile de rappeler ce que l'auteur disait déjà de l'hotellerie de la Salette, en 1897 et j'extraits ces lignes de la *Femme pauvre*.

« Le pèlerinage de la Salette est desservi par de pratiques missionnaires qui ne s'égarent pas dans les sentiers du sublime, je vous en réponds. Ils trempent la soupe des voyageurs

pour le ciel et logent à pied la vertu sans extravagance. Les exercices pieux ou les labiales exhortations, encadrées avec sagesse, ne nuisent jamais au fonctionnement latéral de la table d'hôte et du perchoir. La computation des ordinaires et suppléments fusionne avec les cantiques et les litanies sur cette montagne, aussi effrayante que l'Horeb, où Notre-Dame-des-Glaives est apparue dans le buisson flamboyant de ses Douleurs. Il est effarant de songer que cette fabuleuse Congrégation ne sait absolument pas ce qui s'est passé et que le plus grand effort de ces vachers du Sacerdoce est probablement de supposer que la puissance divine, s'est manifestée pour qu'ils existassent. Il faut entendre leurs explications du Miracle, cet identique boniment qui se débite chaque jour, près de la fontaine, à l'heure de la digestion ! ... »



L'INVENDABLE

(Suite du journal de l'auteur)

Un vol. in-12. Mercure de France, 1909, — Comprenant 1 f. blanc, 326 pages pour le f. tit., le titre, la dédicace, l'introduction, le texte, la table, l'index des noms cités et 1 f. (achevé d'imprimer).

En frontispice une reproduction photographique du monument à Villiers de l'Isle-Adam, par Frédéric Brou.

Il a été tiré Cinq exemplaires sur Japon et Vingt-et-Un sur Hollande.

Le nombre des lettres écrites par Léon Bloy est considérable et c'est un des attraits de son journal que les traces fréquentes de son génie d'épistolier — Car les grands épistoliers se font aussi rares que les grands romanciers.

Je citerai une lettre de Léon Bloy à son filleul Jacques Maritain :

« ...Vous *cherchez*, dites-vous. O professeur de philosophie, ô Cartésien, vous croyez avec Malebranche, que la vérité se *recherche* ! Vous croyez que l'esprit humain peut quelque chose ! Vous croyez, autant dire, qu'avec un certain degré d'application, une personne qui a les yeux noirs arriverait à se donner des yeux verts pailletés d'or ! Vous finirez par comprendre qu'on ne trouve que le jour où on a très humblement renoncé à chercher ce qu'on avait sous la main, sans le savoir. Pour mon compte, je déclare que je n'ai jamais rien cherché ni trouvé, à moins qu'on ne veuille appeler trouvaille le fait de heurter aveuglément un seuil et d'être du coup, jeté à plat ventre dans la Maison lumineuse. Votre enthousiasme pour le *Salut par les Juifs* est un miracle préliminaire. Il y en aura d'autres. »



LE SANG DU PAUVRE

Un vol. in-12. Juven. s. d. — Comprenant, 1 f. blanc, le f. tit., le titre, 268 pages pour 1. f. lim, la dédicace, le texte et la table, 1. f.

Il a été tiré Deux exemplaires sur Japon et Douze sur Hollande.

Le sang du pauvre c'est l'argent et je n'ai pas besoin d'ajouter que jamais, dans aucun livre, la question ne fut envisagée comme fit Léon Bloy.

Qui oserait démentir cette page sur l'Avarice, la plus belle que je connaisse, même avant celle si admirée et combien digne de l'être, d'Ernest Hello.

« Sans doute l'avare moderne, propriétaire, commerçant ou industriel, n'adore pas des sacs d'écus ou des liasses de billets de banque dans une petite chapelle et sur un petit autel. Il ne s'agenouille pas devant ces dépouilles des autres hommes et ne leur adresse

pas des prières ou des cantiques dans l'odorante fumée d'un encensoir. Mais il proclame que l'argent est l'unique bien et il lui donne *toute* son âme. Culte sincère, sans hypocrisie sans lassitude, sans reniement.

« S'il dit, dans la bassesse de son cœur et de son langage, qu'il aime l'argent pour les délices qu'il procure, il ment ou il se trompe lui-même horriblement, cette affirmation étant démentie, à l'instant même où il la profère, par chacun de ses actes, par les travaux et les tourments infinis auxquels il se condamne volontiers pour l'acquisition ou la conservation de cet argent qui n'est que la figure visible du Sang du Christ circulant dans tous ses membres.

« Loin de l'aimer pour les jouissances matérielles dont il se prive, il l'adore *en esprit et en vérité* comme les Saints adorent le Dieu qui leur fait un devoir de la pénitence et une gloire du martyre. Il l'adore pour ceux qui ne l'adorent pas, il souffre à la place de ceux qui ne veulent pas souffrir pour l'argent. Les avarés sont des mystiques !... »

.....



LE VIEUX DE LA MONTAGNE

Un vol. in-12. Mercure de France, 1911. — Comprendant 1 f., 455 pages pour le f. tit., le titre, la dédicace, l'introduction par André Dupont, l'index des noms cités et la table.

Il a été tiré trois exemplaires sur Japon et vingt-et-un sur Hollande.

En frontispice, une reproduction photographique d'un bas-relief de Frédéric Brou, offert en cadeau de première communion à André Martineau.

A la page 420, il y a une photographie de Léon Bloy et son ami Philippe Raoux à la Salette.

« Le Vieux de la Montagne » est le cinquième volume du journal de Léon Bloy. Et ce n'est pas le dernier ; les amateurs et les détracteurs du genre peuvent être tranquilles. Celui qui se prépare est tout particulièrement copieux et amis et ennemis devront l'avaler avec son mysticisme, son lyrisme, ses pamphlets, ses cris de douleur et ses cocasseries.

En attendant, André Dupont nous présente celui-ci en une préface nettement écrite. Je lui emprunterai les lignes suivantes :

« On devrait après tant et de si hautes œuvres, n'avoir plus besoin de tirer l'épée quand on parle de Léon Bloy.

« Il le faut, les chiens crient toujours et les tremblants admirateurs craignent de jeter un cri d'encouragement, fut-ce comme une aumône.

« Après trente années de misère et d'insuccès, il s'est pourtant gardé tout pur et tout vibrant, le grand Pauvre.

« Isolé parmi les écrivains de ce temps, il dresse une haute figure de moine guerrier.

« Des grands et des nobles êtres qu'il a connus et qui eussent pu lui être secourables, les uns ont fermé leurs lèvres et aveuglé leur conscience — les autres ont poussé un cri d'admiration — un seul, et sont partis en abandonnant à jamais le gladiateur admiré.

« Il chemine « en avant de ses pensées, en exil dans une grande colonne de silence ».

.....

« Seul le suit le groupe des âmes fortes que la vie a blessées, qui aiment la Beauté et la Justice jusqu'à en mourir et, levées à sa parole, marchent plus intrépides et plus brûlantes à travers les sentiers pleins d'épines affreuses... »



VIE DE MÉLANIE

Ecrité par elle-même, avec une introduction de Léon Bloy.

Un vol. in-12, Mercure de France, 1912. — *Comprenant quarante-et-une pages pour le f. tit., le titre, la dédicace et l'introduction, plus 289 pages pour le texte de Mélanie Calvat et l'appendice, plus la table, 1 f. achevé d'imprimer et 2 feuillets blancs.*

En frontispice un portrait de Mélanie Calvat.

Il a été tiré trois exemplaires sur Japon et vingt-et-un sur Hollande.

Seul Léon Bloy pouvait écrire l'introduction de ce livre qui a bouleversé les âmes et provoqué des admirations enthousiastes, aussi bien chez les catholiques, que chez les artistes.

L'œuvre complète *Celle qui Pleure* dont il a été parlé plus haut.

M^{me} Rachilde a parlé de la *Vie de Mélanie* dans un numéro du « Paris-Journal » (17 Mars 1912).

L'article a pour titre *l'Ecole du Silence*.

« Après Léon Bloy, écrivait Rachilde, je me permets de citer une sainte, une extraordinaire créature qui a vécu, rêvé, transposé le roman de l'Amour et je crois bien qu'il lui fut dicté par une volupté vraiment surhumaine. la volupté du renoncement à tout ce qui n'est pas l'absolu, à tout ce qui ne représente pas l'éternité, la beauté de la chose infinie. Or, il ne fallait rien moins qu'un Dieu pour la combler.

« Mélanie, la petite bergère miraculeuse, raconte le long martyre de son enfance isolée dans les montagnes, loin du bruit des écoles et des villes, sa triste enfance réduite à la végétation sous la pluie, le vent, la neige, le soleil, les étoiles, sa pitoyable enfance abandonnée, sans mère, puisque la sienne la traitait de *sauvage*, de *louve*, de *solitaire* et ne lui permettait même pas de monter sur une chaise pour l'embrasser. »

.....

Je ne veux pas terminer ces notes bibliographiques, sans annoncer comme devant paraître dans quelques jours *L'Ame de Napoléon* « Mercure de France ».

L'histoire de Napoléon, c'est la Face de Dieu dans les ténèbres, a dit Léon Bloy, et ainsi s'explique l'analogie entre ce nouveau livre et ceux que je viens d'énumérer, tous pleins de pensées et de prières — livres somptueux qu'il faut admirer ou détester — absolument — comme tout ce qui respire la grandeur et la force.

René Martineau.

Septembre 1912.



Léon Bloy jugé par sa Femme ⁽¹⁾

Par ces temps d'américanisme, de féminisme, de snobisme à outrance, où tout se fait par groupe ou par troupeau, il serait peut-être bon de se reposer la vue en contemplant une peinture des primitifs qui existe, vivante au milieu de nous, au fond d'un sublime grenier où seuls pénètrent le soleil et le son des cloches.

Un homme d'une cinquantaine d'années, « la tête blanchie par l'écume des cataractes de la Turpitude contemporaine », subsiste comme il peut, hors du monde, hors de la société des hommes, par sa volonté et par la volonté de cette société qui n'aime plus l'Art. Cet homme est un solitaire contemporain des Van Eyck et des Cimabue. C'est un adorateur de la Croix et un habitant du Réve.

Il se nomme LEON BLOY.

Investi d'une magnificence d'imagination tout à fait unique, il ne cesse de verser ses images, tantôt farouches, tantôt naïves et délicieuses, dans ses livres toujours renaissants au moment où on le croit vaincu, toujours édités, parce qu'il existe un groupe de plus en plus nombreux qui les veut ; toujours enfouis dans le silence de la presse infâme ; et remontant, quand même et toujours, à la surface de la littérature contemporaine, comme une épave sublime d'un vieux corsaire qu'on voudrait couler à fond, mais dont le capitaine a le don de marcher sur les eaux.

Voilà, en quelques traits, cet homme d'un autre temps, cet écrivain de premier ordre qui ne vous laissera jamais sans réponse — par une intuition toute prophétique — si vous vous avisez de lui demander conseil.

Lisez la Femme Pauvre, son œuvre de maturité, lisez ensuite le Désespéré, livre qui le rendit célèbre, il y a quinze ans, et comparez la suavité douloureuse de la première avec l'ouragan du second. Vous trouverez le même homme, fort parce qu'il aime, que ce soit dans la tempête pour sauver son âme, ou bien dans la paix pour sauver celle des autres.

(1) Léon Bloy : « Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne ». Paris, Mercure de France, 1905, in-18. Autographe et deux portraits de l'auteur. P. 254.



Léon Bloy devant les Cochons

Mon cher Coulanges, N'ayant pas d'autre portrait remarquable de ma gracieuse personne, je vous offre celui-ci, exécuté l'an dernier, en Périgord, par un pèlerin passionné.

Cette image, qui paraîtra fort singulière au milieu des étonnantes choses qu'on dit de moi dans votre maison, a au moins l'avantage d'être symbolique de ma destinée de fils prodigue de la Littérature, découragé par la multitude des pourceaux qui l'entourent & dont il est devenu, pour ses péchés, le famélique pasteur.

Léon Bloy

Saint-Piat, 21 août 1912

Quand votre esprit, secoué par les émotions de ces lectures, désire se reposer sans descendre des hauteurs, prenez alors son Salut par les Juifs écrit pour une élite de penseurs avec tout son art et qui vous force à vous mettre à genoux. D'une main ferme et tranquille, l'esprit dans les cieux et le cœur en feu, il plie la Parole à sa volonté et vous imprime sa pensée, qui veut l'action dans le calme, la guerre dans la paix, l'adoration sous la cuirasse.

Mais de l'avoir entendu lire ses œuvres vraiment inspirées, seuls les quelques amis qui lui restèrent fidèles, s'en souviendront ! La voix sonore, mais souple, à qui la grande âme qui la soutient prête des accents inouïs d'amour ou de colère, ne pourrait être oubliée, une fois connue. L'intensité du regard sous les deux plis graves de son front se fond en tendresse infinie quand un ami lui parle. On sent que l'écrivain et l'artiste, quelque grands qu'ils soient, ne donneront rien au-dessus de l'Amitié forte et tendre qui sait faire des sacrifices jusqu'à se dépouiller de tout, jusqu'à porter avec joie le manteau d'ignominie que lui jetèrent tous ceux qui dirigent et détiennent aujourd'hui l'opinion, manteau fait de calomnie, de mensonge, d'envie, de haine pour le Beau. Celui qui avait tout donné fut appelé un Mendiant !

LEON BLOY demeure. On a voulu le tuer par le silence ; l'arme la plus lâche et la plus meurtrière contre un écrivain. Pourquoi ? Parce qu'il n'est pas comme les autres ; parce qu'il a en horreur de vendre sa pensée ; parce qu'il a pris au sérieux le Christianisme.

Sans le vouloir on lui a facilité sa vie qui ne peut avoir lieu que dans la solitude. C'est là seulement qu'il trouve l'eau vive de la prière et c'est là qu'il désire qu'on le laisse. Age d'argent qui est le nôtre, il fallait ton cadre abject autour de cette image d'un solitaire pleurant d'Amour qui te hait parce que tu as volé la gloire !

Voulez-vous connaître les paroles de réprobation que LEON BLOY profère contre le monde. c'est-à-dire contre le Bourgeois, qui est le roi de l'argent, et l'ennemi du Beau ? Ouvrez alors son Exégèse des Lieux Communs et vous passerez de gais moments en voyant avec quelle justice et quelle bonhomie on exécute votre voisin.

La variété est un des traits les plus remarquables de l'œuvre de LEON BLOY. Sa place est, de ce fait, tout indiquée dans quelque grand journal dont il ferait le succès, car la source de son génie est intarissable et tandis que, l'un après l'autre, nos soi-disant grands hommes défont ou s'épuisent, lui reste debout, maître de sa pensée, tantôt tragique comme dans les souvenirs de la guerre de 1870, Sueur de Sang, tantôt amusante et satirique comme dans ses Histoires désobligeantes.

Son Mendiant Ingrat nous initie enfin à sa vie de tous les jours, vie de douleur et de joie qu'il partage avec les siens et qu'il n'a pas peur de raconter. Nous engageons tous ceux qui ne trouvent pas de quoi se nourrir dans la littérature qu'on leur sert aujourd'hui, à frapper à la porte de

ce méconnu qui les invite à l'accompagner à travers son existence exceptionnelle dans ce livre fait de soleil et de larmes.

Jeanne Léon Bloy, née Molbech.



Post-Scriptum (1912) (1)

Ceux qui ont lu l'appréciation ci-dessus de l'écrivain catholique que nous aimons ont du, pour ainsi dire, s'arrêter au seuil de sa porte, car, en 1903, le « Mendiant Ingrat » seul avait paru de la série des cinq volumes qui constituent son Journal jusqu'à ce jour.

Aujourd'hui cette œuvre existe et, me souvenant des années passées avec l'auteur, il me vient dans la mémoire une vieille légende, celle du religieux qui, sorti de bon matin pour prier dans le bois, fut arrêté par le chant merveilleux d'un oiseau qui n'était pas de la terre. Il l'écouta jusqu'à ce qu'il se fût envolé, puis il revint seul au couvent âgé de cent ans — car, dit la légende, mille ans sont pour Dieu comme un jour et un jour comme mille ans.

Les livres de Léon Bloy, sont ce chant que nous ne nous laissons pas d'entendre.

« Mon Journal ou mieux Dix-sept mois en Danemark ; Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne ; L'Invendable ; Le Vieux de la Montagne » vibrent d'un même accent : celui de l'Absolu divin, et les jugements portés sur Léon Bloy et son œuvre varient selon la capacité d'un chacun de s'élever jusqu'à lui.

Mais où donc habite-t-il ?

Parcourant les volumes où il raconte sa vie intime, nous le voyons toujours errant, sans pouvoir se fixer dans aucune habitation de la ville ou de la campagne. C'est vrai, et pourtant il n'a jamais quitté sa demeure. « L'âme de Léon Bloy est une cathédrale où le Saint Sacrement est toujours exposé », c'est la maison de « Ma Dame de Compassion ».

Quelques âmes ont pu y entrer avec lui, la porte est basse et on y dit le chapelet par terre. C'est là qu'il a écrit « Celle qui pleure », « Le Sang du Pauvre », « La Vie de Mélanie », après les « Dernières Colonnes de l'Eglise » et « L'Epopée Byzantine ». C'est là aussi qu'il a rencontré « L'Âme de Napoléon ».

Entrons avec lui et joignons nos voix à la sienne dans le vieux cantique breton :

*Qui donc aurait le droit de haïr sa misère
Devant le fils de Dieu navré sur le Calvaire ?
Au sein de la douleur il n'a que patience.
Jésus, mets nous au cœur l'amour de la souffrance.*

Jeanne Léon-Bloy.

(1) *Inédit.*

LETTRE DE RACHILDE

Paris, 1^{er} Septembre 1912.

Figure de l'*Apocalypse* (n'oublions pas que l'*Apocalypse* est l'*Armorial* céleste !) type de noble homme intransigeant jusqu'au crime, il est obscur et radieux, il est la *révélation* dans tout le sens grec du mot. Léon Bloy ne peut être aimé ni compris, malgré son langage si merveilleusement français. La roue de feu qui tourne en son cerveau l'illumine et l'aveugle sur les destinées humaines. Insociable, il représente le procès, bien vivant, de toutes les sociétés. Qui marche dans l'absolu ne peut prétendre à suivre des rails en s'arrêtant convenablement aux gares administratives. On ne voit pas bien l'employé qui oserait crier : *cinq minutes d'arrêt ! à la Bête à crinière blanche !*

Il fut pauvre sous les traits d'un *mendiant ingrat*. Il fut *désespéré* par les grands de ce monde qui sont, sous les pas des archanges, comme autant de crottins de chevaux sur lesquels il convient de ne pas appuyer... mais, seuls, les anges passent sans appuyer. Chercheur de beauté, de pureté, il est tellement excessif qu'on préfère le salir avant de l'étudier. Satan, s'il existait, saurait la juste valeur de son ennemi héréditaire, il ferait un détour pour ne pas le croiser,

Un soir, il m'en souvient, c'était le *vendredi* tragique d'une religion que j'ai oubliée, j'entrais dans une église de Paris et parmi la foule curieuse ou mondaine, je vis un homme humblement prosterné. Son visage était baigné de larmes comme celui d'un enfant repentant et ses gros yeux, de fidèle gardien de la Niche Sacrée, avaient la fraîcheur inattendue de la naïveté première. Il priait. Derrière lui, je guettais un instant de distraction. Il semblait, battu par la vague des entrants et des sortants, un roc au milieu du flux et du reflux. C'était Léon Bloy.

Une femme, digne de ce nom, n'a jamais regardé silencieusement un homme sur la nuque sans que celui-ci se retourne. Léon Bloy demeura immobile.

...Et je jugeai prudent d'obliquer à gauche !.,.

Rachilde.

Les Poètes et Léon Bloy

Il y eut un virtuose qui jouait de son âme comme d'un violon surnaturel et jamais on n'avait entendu une musique aussi douloureuse.

LÉON BLOY.

(Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne).

Il y eut une âme d'artiste, admirablement ingénue, une âme d'adolescent hautain dont souriaient les habiles, que la Douleur, un jour, trouva sans défense et qu'elle excava magnifiquement à sa mesure pour que s'y vinsent réfugier, comme de grands archanges voyageurs, bafoués pour leurs faces divines, tous les éperdus enthousiasmes ; pour que fussent enfin recueillies toutes les ambitions généreuses, tous les emportements vers la justice et vers la splendeur, et les compassions déchirantes, et les rafales des colères sublimes, et la tendresse ineffable, pesante au cœur, et la ferveur d'esprit, multipliée sans cesse comme les cinq pains miraculeux dont les foules furent assouvies, et la contrition, radieuse de larmes, des anciens âges, et les certitudes incendiaires, et l'humble amour.

Et toutes les voix de ces puissances méconnues, qu'on eût dit pour jamais bannies du cœur des hommes, se lamentant à travers vingt livres, composèrent cette musique douloureuse, cette symphonie sans ordonnance dont s'émerveilleront, demain, les âmes vivantes, quand les lieux communs en cours ne circuleront plus.

Voici déjà qu'elle n'est plus guère supportée la légende fameuse d'un Léon Bloy pamphlétaire, acariâtre, haineux et dur, dépensant dans un désordre d'invectives des dons indéniables, mais vraiment impossible et décidément décourageant, même pour cette compréhension — si bonne fille pourtant et si conciliante — qu'on voit sourire au seuil de la critique moderne. Cela, c'est la version littéraire, mais qui n'a pas entendu les honnêtes gens, que l'absolu désoblige, condamner ce christianisme sans mansuétude et se détourner avec prudence d'un aussi dangereux et rude compagnon ?

On voudrait que fulgurât pour tous ces aveugles la parole sublime par laquelle, un jour, il se défendit : « Ma colère est l'effervescence de ma pitié. » On voudrait leur faire entrevoir cette œuvre unique, précieuse de symboles et vacillante de lyrisme ; on voudrait, surtout, les y faire pénétrer comme dans un grand vaisseau dont les mâts pourraient déplacer les étoiles et distendre les lignes introublées des constellations, mais qui consentirait, pour un temps, à s'échouer sur nos grèves, à nous

faire très impérialement largesse des monnaies sans rouille et des céréales nourrissantes dont ses flancs sont appesantis.

Mais à quoi bon ? Que feraient-ils de ces trésors ? Ne sont-ils pas pleins d'assurance, inexprimablement sans pauvreté ? N'est-il pas temps de les abandonner à leurs sérénités incurables, et de songer, plutôt, à la multitude innombrée des « pauvres âmes vagabondes qui auraient besoin d'un asile de jour » ? C'est pour elles que ces livres furent écrits ; c'est pour les artistes sans faconde, en détresse dans un univers où n'étincellent plus d'icônes, qu'ils furent splendidement pavoisés d'images ; et s'ils furent soufferts, ces poèmes où s'entredéchirent, comme dans une lutte biblique, la Désespérance et la Joie, c'est pour le réconfort des poètes véritables — pas ceux, rayonnants et loquaces, qui se félicitent d'être des dieux — mais les autres, beaucoup plus rares, qui semblent convoier, quand ils cheminent sur de désolées routes « sans potences ni chapelles », les tournoyantes tribus de l'inquiétude et de l'angoisse humaines.

Où sont-ils, ces poètes de la génération nouvelle ? on les imagine, ça et là, dans des provinces, parmi les négoce et les affaires, les équilibres et les mésententes ; on les imagine indiciblement incurieux de la vie coudoyante et bavarde qui tourne autour d'eux avec ses gravités et ses importances ; avec le bruit des repas offerts à ceux qui n'ont pas faim ; avec des visites qui ne sont pas pour secourir, ni pour annoncer Dieu, ni pour mendier très humblement les miettes des vérités vivifiantes ; avec tous les gestes et simulacres de vivre, dans la pénombre, toujours s'épaississant, de l'inconscience ; avec des foules laborieuses où les visages des hommes qui souffrent ne sont plus autant d'effigies divines ; avec le moutonnement cordial des médiocrités sans reproche, des honnêtetés sans amour, des charités sans efflorescence d'héroïsme ; avec tant de paroles qui ordonnent le vide et cataloguent le néant.

Ils sont les adolescents de la seizième ou de la dix-huitième année, désaccoutumés des confidences, en qui s'illimite, même dans les groupes, surtout dans les groupes, une steppe de silence et de solitude. Captifs de la vie intérieure, on dirait que la douleur même et le malaise des vies chères qui les entourent sont encore pour eux sans visage et sans voix. Et, de cet univers qu'empoussière incessamment de cendre leur lassitude dédaigneuse, ils réclament aux seuls livres une explication.

On attend tellement des livres, à cet âge. Ils semble qu'avec eux seuls ou puisse être toute sa misère, et sa faiblesse, boueuse encore des chutes, et son désarroi. Avec le peuple pitoyable et claudicant de ses incertitudes, on vient pèleriner vers eux. On leur apporte un cœur troublé, avide de bienfaisants esclavages. Et, comme si l'on voulait les prier à mesure, dans l'assourdissement de toutes les autres rumeurs, on se murmure à mi-voix les phrases, cherchant toujours s'il ne va pas étinceler enfin, dans le sable vainement fluant des périodes, « le mot qui ferait la vie une ».

La vie une, la vie recueillie, rassemblée des mauvaises fondrières de l'intellectualisme où elle se dispersa, arrachée violemment aux glaises de l'inertie ancienne, agenouillée, et toute docile soudain, et voyant s'ébau-

cher, comme dans une lueur de larmes, un avenir incroyablement simple, harmonieux et pacifié.

On rêve cela. Mais, quand on est sincère et qu'on ne vit pas à seule fin de parler pour un groupe, comment ne pas les voir uniformes et sans grandeur, égaux et clapotants, ceux qu'on nous dit les Maîtres de l'heure ? Ils confraternisent au même niveau ; comment ne pas discerner en chacun le souci de s'apparenter à tous, de se faire reconnaître du plus grand nombre, la peur d'être seul, l'absence d'accent, l'indigence d'hymnes, le lyrisme aussitôt essoufflé, l'effervescence mièvre et frileuse qui dissimule mal une âme sans abîmes. Si l'un, parfois, peut éblouir parce que sa prose anime avec plus de virtuosité, rend plus saisissants ou plus colorés les aspects du seul monde visible, l'âme n'en est pas pour cela nourrie et hospitalisée. D'autres disent apporter la réponse à toute anxiété, mais leurs témoignages, qui n'ont pas su s'inventer encore la robe nuptiale de la Splendeur, ne peuvent pas pénétrer aux cœurs des poètes. Et leurs esprits, à qui la magnificence seule est sensible, cherchent vainement où s'abriter, par les marais mouvants et les monts sablonneux des littératures.

Pour ces âmes douloureuses, mal affranchies des éducations homicides, séquestrées encore dans l'infériorité, la banalité, la sécheresse lamentable ou la stérile arrogance de tout ce qui s'enseigne et s'écrit ; pour ces logiques âmes, convoitées par un Absolu de ténèbres, d'épouvante et de négation ; pour ces âmes dont les modernes annonciateurs du christianisme dédaignent, au soir des Pentecôtes sans incendies, de retrouver l'idiome perdu, l'immense artiste de la « Femme Pauvre », semble avoir été très particulièrement missionné. De l'oppression et de la commençante asphyxie, son œuvre peut tellement les sauver, cette œuvre de force et de liberté, de suavité et de toute-puissance, qui fait songer à l'aube sanglante d'une splendide et saine matinée d'hiver.

Et c'est, presque toujours, la même aventure merveilleuse. On en avait assez d'interroger « les signes qui ne peuvent pas donner la vie ». On se laissait « dériver sur la rivière d'ombre » ; ou bien, plus simplement, on finissait par prendre son parti d'être comme tout le monde et l'on étayait sa lâcheté sur tant d'autres bonhomies.

Et voici qu'un des livres de Léon Bloy, on ne sait comment, vous arrive. C'est le « Désespéré » ou la « Femme Pauvre », le « Salut par les Juifs » ou « l'Exégèse des Lieux communs », ou encore l'un de ces effrayants volumes du « Journal » à travers lesquels vagabonde la grande Pauvreté lumineuse.

D'abord, on est ébloui par ce luxe inusité d'épithètes, par cette profusion d'images gigantesques, excessives, qui se nouent les unes aux autres et tombent désordonnées sur l'âme, comme tombent en tournoyant, dans les ciels tourmentés des fresques, les grappes pesantes des anges déchus. On est surpris

par ce style étrange où pas un mot ne somnole. Mais on ne voit pas encore qui est Léon Bloy : ce poète prodigue qui dilapide les vocables et chemine dans le grand troupeau, aux fronts se touchant, aux toisons s'emmêlant, des similitudes, déconcerte.

Confusément, on sent pourtant qu'il est autre chose qu'un fastueux artiste, que sa confondante virtuosité lui est étrangère, qu'il demeure égaré et tâtonnant parmi sa propre splendeur, et qu'il est *travesti* seulement de magnificence. Ça et là, d'ailleurs, comme si se déplaçait, à des souffles venus d'on ne sait quel abîme, sa « somptueuse et dérisoire tapisserie d'écrivain », c'est une prose étrangement changée, simple et nue comme la substance ; c'est une âme accablée qui dit à Dieu sa misère, sa lassitude des hommes et des choses, son dégoût, et qui ne sait plus, vraiment, de figures où rendre sensible sa peine infinie.

Et puis, l'on ne peut plus s'y méprendre. On voit soudain le vrai Léon Bloy, et l'on ne voit plus que ce chrétien pauvre, affamé d'absolu, d'intégrité, d'immortalité, de plénitude, que « la menace du mépris de toute la terre » n'empêcherait pas d'attendre, en pleurant d'amour, l'avènement du Règne, dans une indifférence indicible de tout ce que l'humanité prétend découvrir pour le remplacer. On est transporté au centre de cette âme d'artiste, de cette âme d'enfant, très inhabile à ce qu'on nomme sacrilègement la vie, mais demeurée merveilleusement intuitive et capable de pressentir « les formes lumineuses du monde divin », d'apercevoir Dieu dans les événements, dans l'histoire, dans les êtres humains, ces « miroirs obscurcis et plaintifs » ; très humblement restée à son poste, dans l'expectation de ce Maître qui n'en finit pas de revenir des noces, et veillant, au milieu des reniements et des apostasies, parmi les bonnes volontés somnolentes qui ne marchent pas sur les eaux et ne ressuscitent plus les morts.

On a beaucoup cité la parole de Pascal : « Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde ; il ne faut pas dormir pendant ce temps-là. » Il me semble qu'on ne peut ouvrir un livre de Léon Bloy, un de ces livres tout en souffrance, sans se la rappeler. Est-il une âme plus éveillée que la sienne et qui soit plus directement atteinte et plus violemment déchirée par la dérélition terrible du Rédempteur, par l'humiliation de sa grande Eglise défigurée et presque méconnaissable ; par l'inintelligence ou la torpeur de ses derniers fidèles ? Cette compassion a l'accent d'une douleur personnelle, tant elle est intense, véhémence, et sans accalmie.

Cet invincible belluaire a raconté comment il fut brusquement cerné, « après une jeunesse effrayante », par le christianisme suave et fort dont il pressentait, parfois, l'irradiation future, dans la grotte illuminée de larmes de son enfance silencieuse. Ses facultés d'artiste furent alors pour jamais marquées du Sceau sanglant. Comme le Léopold de la « Femme Pauvre », il avait été visité, touché comme d'une onction « sur ses yeux cruels qui n'avaient pas vu la Face de pardon ; sur ses oreilles inattentives qui n'avaient pas entendu les gémissements de l'Esprit Saint ; sur ses narines de bête féroce qui n'avaient pas odoré les fragrances de la Volupté divine ; sur le sépulcre de sa bouche qui n'avait pas mangé le Pain vivant ; sur ses

mains violentes qui n'avaient pas aidé à porter la Croix du Seigneur ; sur ses pieds impatients qui avaient marché partout, excepté vers le Saint Tombeau. »

Seulement, — à la différence de Léopold qui ne se guérit pas de cet éblouissement, et qu'une cécité miséricordieuse commença de capturer, de soustraire aux ombres grimaçantes ou pitoyables de ce monde, avant que les grandes flammes l'eussent très étroitement ligotté pour la définitive Délivrance — Léon Bloy demeura clairvoyant pour souffrir, et de quelle surnaturelle clairvoyance !

Les surfaces et les apparences, les reliefs et les couleurs, les belles formes pacifiques des choses, tout ce qui a façade sur la vie et que peut s'attarder à décrire un écrivain moins harcelé de voix intérieures, tout cela ne pouvait pas trouver en lui un peintre exact, un observateur attentif et minutieux. Autour de cette imagination fastueuse, le monde moderne devait s'esquisser en une frise caricaturale et fuligineuse, effrayante, fantastique et enténébrée.

Mais, ce qui s'éclaira d'une lueur singulière pour l'âme, incendiée d'amour, de ce chrétien sans indolence, ce qu'il lui fut impossible de ne plus voir, à toute minute, autour de lui, c'est cet univers invisible dont les aspects ne deviennent vraiment saisissables qu'à de très rares élus de la Douleur. Le monde inexploré des âmes qui a, lui aussi, ses gouffres et ses plaines, ses tourbières fétides et ses lacs, lui apparut prochain et familier. Et c'est pour cette lucidité particulière, assumée semble-t-il comme un châtiment, que ses livres sont inoubliables.

On avait des idées, des notions qu'on croyait claires ; on avait équilibré pour soi, tant bien que mal, une métaphysique, harmonisant l'univers à sa façon, situant chaque chose à sa place, et parquant délibérément l'Inconnaissable pour n'en être plus inquiété. Les moins dogmatiques et les plus profonds d'entre nous sont ainsi, et transportent dans leur esprit d'analogues constructions puérides.

Léon Bloy saccage cette ordonnance et ces prétendues clartés. C'est un des traits les plus remarquables de son génie que cette puissance d'enrichir de mystère, d'illimiter aussitôt les sujets qu'il traite. Il dresse devant nos yeux sa propre aperception du monde, non plus précise et linéaire, mais chaotique et bouleversée, fissurée de gouffres nouveaux inimaginés jusqu'alors. C'est le grand désordre d'après la Chute, tel que le pouvaient voir les vertigineux mystiques, où rien n'est à sa place, où nul ne sait son vrai nom, ni de quel être il est solidaire, « ni s'il est digne de haine ou d'amour ». Les mystères sont les vrais personnages des livres de Bloy, non pas les mystères aisément dénombrés d'une religion raisonnable et soucieuse de plaire, mais les mystères se multipliant partout, surgissant de toute circonstance, grandissant derrière les vivants rencontrés, soutenant le très humble mendiant qui heurte à la porte, escortant de leurs somptuosités ténébreuses les êtres les plus indistincts. En marge de son journal de prière et d'adoration, Léon Bloy peut dessiner, avec plus d'âpreté que Flaubert, des silhouettes et de petits bourgeois, de boutiquiers, de proprié-

Autographe de Léon Bloy

italiques

Le Salut par les Juifs publié en 1892, a été enterré douze ans. L'éditeur, un excellent & digne homme formé du limon de la terre tout exprès pour la production typographique de ce seul ouvrage, ayant tout à coup changé de métier, emporta comme une proie, dans sa nouvelle demeure, la multitude appréciable des exemplaires inventés. Nous n'avons pas de contrat & cette masse d'imprimés lui appartenant, je dus me résigner, deux lustres & demi, à la séquestration arbitraire du plus considérable de mes livres. J'ai raconté cette aventure douloureuse & ce préjudice énorme à la page 214 de "Mon Journal".

L'édition nouvelle que voici est corrigée en divers endroits, sans modifications essentielles. On est prié, toutefois, de considérer que les moindres changements ont une importance extrême dans un plaidoyer purement exégétique dont la portée pourrait être, supposée incalculable si l'humanité contemporaine était curieuse encore des Affirmations ou Similitudes révélées.

À part l'Inspiration surnaturelle, on peut dire que le Salut par les Juifs est, sans aucun doute, le témoignage chrétien le plus énergique & le plus pressant en faveur de la Race Aînée, depuis l'onzième chapitre de Saint Paul aux Romains.

« Si leur perte, ait cet apôtre, est la richesse du monde & leur diminution la richesse des nations, que sera-ce de leur plénitude ? »

« Si leur perte est la réconciliation du monde, quelle sera leur assumption, sinon la vie d'entre les morts ? »

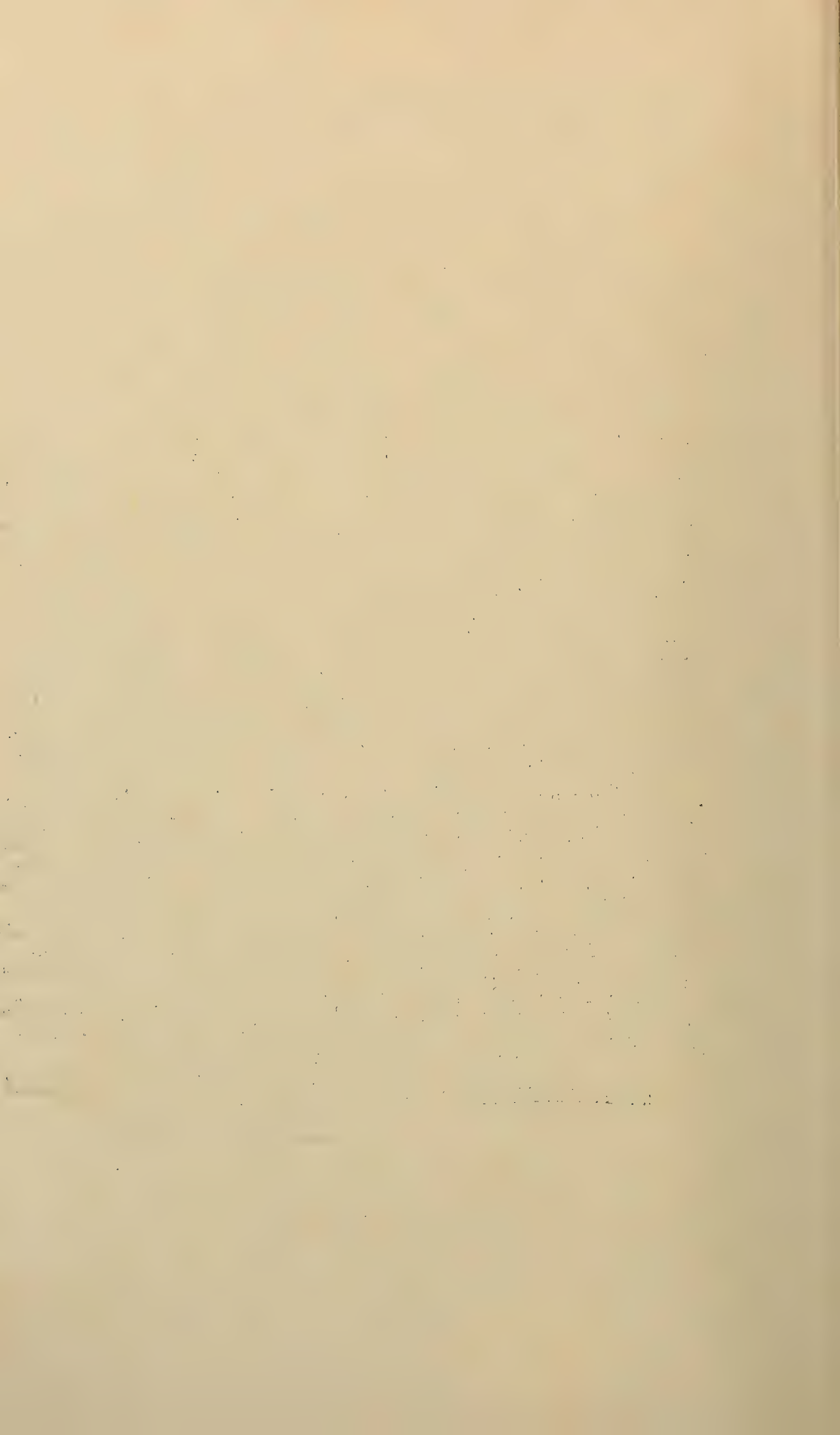
Le Salut par les Juifs qu'on croirait une paraphrase de ce chapitre de Saint Paul fait observer, dès la première ligne, que le Sang qui fut versé sur la Croix pour la Rédemption du genre humain, de même que celui qui est versé invisiblement chaque jour dans le Calice du Sacrement de l'Autel, est naturellement & surnaturellement du Sang juif, — l'immense fleuve du Sang Hébreu dont la source est en Abraham & l'embouchure aux Cinq Plaies du Christ.

Et c'est tout. Il n'y a plus rien à savoir. Le monde juif apercevra-t-il enfin ce livre qui l'honore au-delà de toute espérance & qui ne lui a rien coûté ?

19 Novembre 1905. Octave de la Dédicace des Eglises

Léon Bloy

Préface du « Salut par les Juifs »



taires, esquisser les lugubres dormants entassés à Kolding ou dans quelque autre cité danoise. Mais, toujours, par son art prodigieux, — rien que par son art, car nul écrivain n'est moins didactique — chacun de ces fantoches nous apparaît mystérieux et symbolique, en énigme et comme déformé dans un infidèle miroir. Nous restons incertains de leur identité, rêveurs comme devant des allégories, et pénétrés d'effroi à l'aspect de ces très inhabiles et grossières ébauches de la Parfaite Ignominie du Seigneur.

Car c'est toujours Dieu qu'il cherche, ce « sceptique en littérature » et cet « athée à la gloire humaine », et les hommes ne lui sont intelligibles que s'ils ont gardé quelque chose de la primitive Ressemblance. Peut-être même l'extraordinaire puissance d'illusion de ce grand artiste si souvent leurré vient elle, précisément, de cette attente passionnée d'une Présence ineffable, de cette impatience de reconnaître enfin la grandeur et de découvrir le Divin dans tous ceux qui viennent.

On lui reproche d'être sans indulgence et plein d'amertume. Parce qu'on n'a plus conscience, aujourd'hui, du poème de victoire et de joie plénière que pourrait être la vie d'un chrétien, le spectacle des limoneuses existences bourgeoises ne pénètre plus d'épouvante, le voisinage des âmes aveugles, des innombrables cœurs sans amour, ne sature plus d'une tristesse pesante. On s'appitoie sur ces vies incomplètes ; on leur découvre des sentiments touchants, des intentions bonnes.

Léon Bloy se souvient seulement qu'il est possible à tout homme de renaître et d'enfanter Dieu, et que l'amour n'existe pas, s'il n'est synonyme de toute-puissance. C'est pourquoi notre société raisonnable et sa « mitoyenne morale », sont parfaitement insupportables à cet affamé des réalités absolues, et c'est pourquoi, comme le sombre Samson entre les colonnes du Temple, le grand mépris salutaire apparaît dans ses livres et les fait si terriblement frémir.

Pour ce très vivifiant, très nécessaire et très attendu mépris, comme il faut lui rendre gloire ! On n'avait pas besoin d'attendrissement dans le monde des lettres, et la tolérance n'était pas près d'y faire défaut. Mais quelqu'un qui sache mépriser, qui se refuse à tout admettre, à tout comprendre, quelqu'un qui soit, enfin, superbement inactuel, sans aucun souci de discerner les tendances de l'époque, ni la probable évolution des esprits, et qui sache talonner victorieusement la cohue des platitudes criminelles et des lieux communs dont on meurt, on attendait cela depuis si longtemps !

A chaque page, ce « mépris aux ailes de condor », nous fait apercevoir, comme au fond d'un gouffre, la misère de nos habituelles pensées, l'étroitesse de nos jugements, la contingence de nos vues. A lire des livres comme « l'Exégèse », qui ne se sentirait, soudain, guenilleux de toute la sottise moderne, inexistant et sans figure, tant Léon Bloy ressuscite cette notion perdue de l'individualité, de la personnalité humaine, « écrite et signée de Dieu sur chaque face », épanouie et réalisée seulement dans la Sainteté. « Plus on est saint, plus on est *singulier* » dit-il quelquepart. On dirait que ce regard de dominateur n'a qu'à se poser sur les choses pour faire aussitôt

transparaître leur particulière indigence ; le contour propre de leur néant s'esquisse en lui, et c'est à la configuration de leur vide qu'il semble les distinguer. Personne n'a comme Bloy cet art de rendre sensible, non plus les caractères des êtres, mais ce qui leur fait défaut, ce dont ils sont toujours prodigieusement pauvres aux yeux d'un poète ébloui de songes. Et ce ne sont pas seulement des individus — gens de lettres ou journalistes, « faux grands hommes et faux bonshommes » — que le choc de ses mots terribles nous permet de voir, avec leurs proportions véritables, dans une saisissante clarté. Il y a des phrases qui éclairent tout un horizon de vies humaines, qui synthétisent toute une race et toute une histoire, toute la rouge épopée d'une Décadence. D'autres évoquent des populations sinistres, en un crépuscule oppressant de mélancolie. C'est l'agglomération, par exemple, de ces petits rentiers de Parc-la-Vallière « qu'il serait puéril d'interroger sur les Trois-Personnes divines ». Ou bien, dans « Mon Journal », c'est l'effrayant tableau des intelligences scandinaves, emmurées dans « une science de fosse commune » ; c'est le piétinement de tout ce peuple vers les écoles, « les uns pour apprendre, les autres pour enseigner, tous pour se mettre en contact avec la mort ».

J'ai parlé du mépris de Bloy. Maintenant, voici que se précipitent à mon souvenir toutes les autres *formes* éblouissantes de son âme. Le scintillement perpétuel de son génie me représente, tour à tour, sa verve infatigable, son discernement immédiat et foudroyant du ridicule, et cette ironie tranquille et joyeuse qui prend tout son temps pour exécuter l'adversaire. Je voudrais glorifier son art très précieux, l'opulence inouïe de son vocabulaire alimenté par une si rare science de la langue latine, et je voudrais dire aussi son très haut courage, la bonne humeur, si française, qui l'accompagne dans les plus noires pérégrinations, montrer la vitalité merveilleuse de ce Désespéré toujours enivré d'espérance, soutenu sans cesse, et réconforté du vin sombre de sa douleur.

Mais ce qui m'apparaît, avant tout, dans ses livres, c'est la générosité magnifique, l'amour absolu, la profonde pitié sans faiblesse, la tendresse qui réchauffe et qui ressuscite les sanglants et les opprimés. Nul ne s'est donné plus libéralement, plus aveuglément, que celui qu'on a nommé le Mendiant Ingrat. Nul n'a été plus véhément dans l'admiration, plus éperdu dans l'enthousiasme, plus sensible et plus désarmé que ce redouté pamphlétaire. D'un bout à l'autre de son œuvre, on le voit portant toute son âme vers ceux qui souffrent injustement, vers les artistes fiers dont on tait la grandeur. A qui n'a-t-il pas fait l'aumône, et, d'ailleurs, pour une personnalité de cette puissance, qui donc pouvait paraître sans pauvreté ?

A lire son Journal, on entrevoit confusément les physionomies douloureuses de ceux qui attendirent de lui leur nourriture, qui vécurent de sa substance, pour qui, dans les plus atroces luttes, épuisé des courses vaines et des infructueuses tentatives, il trouvait le moyen d'écrire ces grandes lettres vivifiantes : « Mon ami, j'ai essayé de vous dire quelque chose. . » Et dans ce peuple d'affamés, il y a de grands artistes, « tourmentés par l'insomnie de leur propre cœur », qu'il savait exalter du sentiment de

leur force, pour qui, seul, il pouvait « restituer à la vie et au flamboiement les vieilles images » devant lesquelles des générations s'agenouillèrent. Il y en a d'autres dont il tait les noms plus obscurs, destinataires inconnus, morts peut-être, de certaines lettres, ouvriers sans éclat de tâches à présent finies, dont nous ne savons rien, sinon qu'ils furent troublés comme nous, « accablés sous le poids du jour et de la chaleur », et qu'ils souffrirent avant nous de voir, toujours, terreuse et souillée, indiscernable et dans les ténèbres, la Face de la Vérité.

Léon Bloy est tellement le poète de la Pauvreté, qu'il ne peut pas concevoir Dieu sous une autre forme. N'est-il pas un peu le contemporain de ces Patriarches qui tremblaient de méconnaître un Hôte redoutable dans le plus faible des vagabonds assistés ? Il demande à toutes les créatures ce Proscrit dont nul ne s'informe. Très humblement, et comme à tâtons dans la nuit des symboles et des préfigures, il cherche Celui qui ne parlera de lui-même que pour dire : « J'avais faim et soif, j'étais étranger, malade et nu », et la somptueuse « oraison d'art », qui s'appelle le « Salut par les Juifs » ne lui paraît pas, sans doute, autre chose qu'une très dérisoire et très pitoyable aumône à ce Pauvre par excellence.

Et je veux m'excuser, à présent, de n'avoir pas cité davantage cet incomparable écrivain. J'espère cependant que les phrases, trop rares, recueillies à travers son œuvre, donneront le désir de la connaître toute entière à quelques-uns de ces poètes anonymes dont j'ai parlé. Et je souhaite que le très déraisonnable Léon Bloy les venge enfin, magnifiquement, de toutes les sagesses et de tous les dogmatismes.

Jeanne Termier-Boussac.



LETTRE DE M. EDMOND BARTHELEMY

J'ai beaucoup d'admiration pour l'écrivain qu'est Léon Bloy. Avec un tel écrivain, la littérature est encore la seule chose qu'elle doit être sous peine de n'être rien qu'une chose oiseuse et vaine : je veux dire qu'elle est *action*. Action ; expression militante d'une foi, d'une conviction ; manifestation pratique d'une croyance. Placez Léon Bloy dans une Société moins sceptique et moins incapable d'agir que la nôtre, son œuvre eût été comme une chanson de *geste*, une épopée, un chant, ce chant qui accompagne naturellement l'action, ainsi que son rythme même et sa joie intime. Réalisée de nos jours, cette œuvre peut sembler loin d'être cela ; et elle est cela pourtant, à sa manière, qui est aussi la manière de notre temps, la seule qu'il permît. Epopée, non ; mais pamphlet ; c'est-à-dire, chez Léon Bloy, chose substantiellement pareille. Je demande si une page comme la « Lamentation de l'Épée » n'est pas un chant épique ; la véritable chanson de geste de cette époque, où, parmi l'abondance des choses inépuisables, le mépris, au point où le porte une âme puissamment ingénue, et dans son intensité même et sa vigueur agissante, *chante* naturellement. Je l'ai entendue voici bien longtemps, cette justicière « Lamentation de l'Épée », et je sens encore l'émoi où elle me mit ; page où la terrible fureur lyrique du pamphlétaire, qui vitupère et qui frappe, passe foudroyante et directe comme le vent même du boulet ; page où frémit, où tourbillonne « quelque chose de ce tournoiement dont il est question dans les Écritures » et dont le souffle est de taille à mortifier tout nêt les lâchetés épanouies et les vanités « prises de prurit » d'un temps de décadence. Avant ce chant de l'Épée, j'avais connu (comme j'ai connu depuis tout ce qui nous est venu de Léon Bloy) les pages du *Désespéré*, ce livre tout secoué des tumultes d'une âme qui combat, attaque, se défend, avec des intervalles plus doucement rythmiques, où le *chant* tente de se déployer dans des sphères de merci, parmi les seules émotions spiritualisées de la Religion, de l'Histoire, de l'Art. Courts et non durables moments de répit ! Non durables : comme tout ce qui n'est pas (sauf la Religion) la destinée de Léon Bloy, comme tout ce qui n'est pas cette lutte immédiate, étroite, mais étrangement mélodieuse, pleine de misère et pleine de gloire.

Edmond Barthélémy.

LE MONSTRE

J'en ai assez ! Il faut que je me soulage. L'amitié n'a pas le droit d'être injuste. Dût cet aveu me coûter la précieuse sympathie de Paul Bourget, je le clame avec une brutalité que d'aucuns trouveront naïve : Léon Bloy est un monstre.

Chacun le sait. Chacun l'a vomi... en chuchotant. On est des hommes ; on redoute la Bête. On craint sa hache, son javelot, sa fronde. On craint surtout ses flèches : elles ont empoisonné tant d'existences !

Je souffrais de ce lâche silence. Un héritage inattendu m'ayant permis de me retrancher dans un castel très fortifié et de m'offrir le luxe d'un guetteur, je le proclame à la face de l'Univers : Léon Bloy est un monstre.

Il apparut dans la vie littéraire il y a quelque trente ans. Des personnages qui sont devenus considérables, des bourgeois qui sont restés ce qu'ils étaient, des littérateurs qui n'étaient pas encore célèbres et ne paraissaient pas destinés à le devenir s'approchèrent, qui ne le connaissaient pas. Tous dûrent fuir, presque aussitôt, plus ou moins endommagés par le monstre.

Depuis cette époque, enfermé dans son repaire, gardé, dit-on, par des dragons indestructibles, qui crachent le feu et la flamme de sa parole, il forge sans cesse des armes nouvelles contre les hommes. Il en a tant fait périr, qu'il est, à présent « entouré d'une circonvallation et d'une contrevallation de charognes ».

Quand un imprudent s'aventure dans les environs de ce repaire, des mains amies le saisissent et s'efforcent de le retenir. On évoque le souvenir de raclées magistrales : la bonne crainte sauve le pauvre diable.

Il arrive cependant que des créatures exceptionnellement têtues, des risque tout, des poètes pour tout dire, s'obstinent, malgré les plus pressantes objurgations, à s'aventurer dans sa tanière.

Malgré leur jactance et leur heureuse imprévoyance, il n'y entrent, à vrai dire, qu'en tremblant : on leur a tant dit de fuir.

Le monstre apparaît. Il est effrayant. Dans les cavernes de sa face vivent des yeux immenses, qui tantôt jettent des éclairs, et

tantôt sont perdus dans un rêve d'où le monde est exclu. Son front, haut et large, affirme une pensée et une volonté particulières. Ses cheveux blancs sont rebelles. Il est musculeux et l'âge, en appuyant sur ses épaules, semble l'avoir ramassé sur lui-même pour lui permettre de mieux bondir.

C'est bien un monstre ; il ne possède et ne veut posséder aucun des biens précieux dont s'énorgueillissent les hommes. Il haït l'or. Il méprise les honneurs. Il se rit des décorations.

On l'écoute et la peur s'accroît. Sa parole vous méduse, *tant elle est sincère*. On s'aperçoit, avec un frémissement, qu'il est loyal, désintéressé, dévoué, fraternel et qu'on ne pourra, heureusement pas s'entendre.

Et voici qu'il dresse le poteau du supplice : il veut que vous soyez semblables à lui même ! Le lit de Procuste nous attend ! Quel homme d'aujourd'hui, je vous le demande, pourrait, malgré sa bonne volonté, entrer dans une couche aussi étroite ?

On a peur. Une sueur froide coule le long du corps, cependant que le monstre, qui jouit voluptueusement de notre terreur, sourit avec la douceur d'un bon père de famille.

Ce n'était là qu'une feinte. La brute reparait presque aussitôt. Cette fois sa voix mugit, comme amplifiée par la profondeur de sa conviction. Il parle sans rien ménager. Il commet le plus effroyable de tous les crimes de lèse-humanité. *il dit ce qu'il pense !*

L'humanité est une belle fille ; elle a droit à l'admiration ; elle n'admet pas qu'on la discute ; elle hurle de rage quand on la cingle. Mais le monstre, qui paraît surtout manquer d'intelligence, ne comprend pas des idées si simples. Il semble ignorer que « le Mensonge seul s'achète et se vend » et que la Vérité, monnaie vulgaire de jadis, est aujourd'hui complètement démonétisée.

On se tire de l'ancre comme on peut.

Certains, rêveurs, au retour de cette terrible expédition, ont osé dire, que ce monstre n'était, somme toute, qu'un Don Quichotte de l'idéal et qu'il n'était pas antipathique. On reste confondu par d'aussi folles conceptions.

D'autres ont estimé, plus justement, qu'il était un danger public, qu'une société respectable avait le devoir de se défendre contre la diffusion d'aussi déplorables principes et que si l'on ne pouvait employer la force on en viendrait sûrement à bout par la famine.

Peut-on songer sans crainte à ce qu'il adviendrait du monde,

si les hommes, à l'instar du monstre, allaient devenir, tout-à-coup, loyaux, désintéressés, dévoués et fraternels ?

Je sais bien que cela n'arrivera pas, mais enfin, on ne sait jamais, — on ne prend jamais trop de précautions, — deux sûretés valent mieux qu'une, — etc...

— Halte-là ! Je le savais bien qu'il était dangereux, le monstre ! Influencé par son *Exégèse des Lieux Communs*, je parle comme l'un de ses héros.

Et voici qu'il m'agite encore davantage, voici qu'il me possède, tout entier. (C'est ma faute, on m'avait prevenu !) — Le voile se déchire. Je sens, mieux que jamais, que Léon Bloy est un monstre, mais qu'il est *un monstre de beauté*. Quelle monstrueuse force d'âme ne lui a-t-il pas fallu en effet, pour affirmer devant un monde peuplé de muffles et d'imbéciles, son idéal spiritua-liste, pour être, *volontairement* un pauvre, pour aimer les pauvres, pour se détacher si parfaitement des biens terrestres qu'il soit indifférent à toutes les couronnes.

Ah ! sans doute, il y a dans le granit de cette œuvre (et c'est là le grief) de justes et violentes satires, qui dureront. Mais la synthèse de ses haines n'est qu'un admirable cantique d'amour.

Ceux-là mêmes qu'il a fustigés s'honoreraient à se faire ses défenseurs. Il ne serait pas déplaisant que leurs figures, qu'il a vues dépourvues de relief, prissent quelque ampleur en face de la sienne. Mais peut-on demander à ceux-là, de s'élever, ne fut-ce qu'un jour, au dessus de leur nature et d'être eux aussi des monstres ? Je crains que Bloy n'ait raison jusqu'au bout...

Quoiqu'il en soit, les temps viendront. Il est trop injuste que cet écrivain unique vieillisse, privé à la fois d'argent et de gloire. Je demande la charité d'un peu de justice pour *ce monstre de beauté* qu'est le mendiant ingrat.

Jean Faber.



L'ÂME DE NAPOLEON

Fragment du chapitre : LA BATAILLE

Nous donnons ci-après un important fragment d'un des plus émouvants chapitres de l'œuvre nouvelle de Léon Bloy où l'auteur, une fois de plus, se place au-dessus des meilleurs écrivains français.

.....

Un jour pâle se lève sur les tristes plaines de la Pologne. A la sonnerie des clairons a répondu le hennissement de quarante mille chevaux. La nuit froide et noire a lourdement pesé sur l'armée dont le sommeil a dû être interrompu, combien de fois ! par les gémissements, lointains ou proches, des blessés de la veille et de l'avant-veille. Ces plaintes ont traversé les souvenirs ou les rêves des uns et des autres, car chacun de ces guerriers a une âme qui se séparera probablement de son corps dans quelques heures. C'est un immense troupeau d'âmes, c'est le bétail de l'Eternité.

Plusieurs, un grand nombre sans doute, ont revu ainsi leurs familles, leurs champs, leurs villages, en Bourgogne, en Périgord, en Normandie, en Bretagne ; d'autres en Hollande, en Allemagne, en Italie et même en Espagne, car les armées de l'empereur se recrutent partout, excepté en Russie et en Angleterre.

On se bat depuis dix ans, on se battra certainement dix ans encore et nul ne pourrait dire quand ni comment cela finira, Napoléon moins que personne. Les chefs les plus intrépides murmurent déjà. Ce qu'on sent très bien, c'est qu'on a contre soi l'Europe entière, simplement parce qu'on est la France qui est l'âme vivante de tous les peuples, et que c'est une loi pour la brute humaine de guerroyer contre son âme.

Pour les humbles soldats cette âme est visible en Napoléon, tellement visible que s'il venait à mourir, ce serait la fin de la France et la fin du monde. Est-il rien de plus tragique, je le demande, que les larmes de ce pauvre grenadier pleurant à la Bérésina de l'avoir vu marchant au milieu des spectres de sa vieille garde ? « En vérité, je ne sais pas si je dors ou si

je veille. Je pleure d'avoir vu notre Empereur marcher à pied, un bâton à la main, lui si grand, lui qui nous fait si fiers ! »

Mais ce moment n'est pas venu. L'humiliation des peuples n'a pas encore été suffisamment fécondée et il faudra bien d'autres victoires pour enfanter les désastres.

En attendant, voici le préliminaire vacarme de l'artillerie, la voix grandiose des canons. La Grande Armée se détire, allongeant ses membres puissants, bâillant à la mort. Pour la réveiller tout-à-fait, le vent glacé lui jette à la face des paquets de neige. La voilà debout, frissonnante et frémissante dans les vallées, sur les collines, sur les lacs gelés, au milieu des bois.

Il y a, ça et là, sur l'échiquier de l'Infaillible, les fauves redoutables dont il dispose : Davout, Augereau, Ney qui ne connaît ni fatigue ni peur ; Murat l'éventreur de bataillons, l'Achille de tous les combats ; le sublime Lannes, l'effrayant cuirassier Hautpoul, les généraux d'épopée Saint-Hilaire, Friant, Gudin, Morand, cinquante autres. Rapides et précis comme des anges de guerre, ils exécutent les derniers ordres de leur maître et le carnage commence.

Il faut qu'il y ait, ce soir, vingt mille morts et trente mille blessés pour le moins et il n'y a pas de temps à perdre : car c'est Dieu qui fait la Journée de l'Homme pour qu'il la remplisse de ses œuvres bonnes ou mauvaises, et la journée en février n'a pas huit heures dans ce voisinage du pôle.

C'est indispensable d'avoir été le témoin d'un de ces conflits de multitudes pour savoir combien la vie est un songe. Voici toute une division fauchée par la mitraille. Qu'importe et qui donc aurait le temps de pleurer ? Trente escadrons poussés par les Furies la foulent aux pieds pour sabrer un peu plus loin les canonnières et les fantassins, avant de tomber eux-mêmes dans la lumineuse nuit des morts. Puis la bataille a des flux et des reflux incessants, systole et diastole des armées en lutte. Une position enlevée à grand effort est perdue et reconquise combien de fois ! Une charge héroïque pouvant être crue décisive est arrêtée par un cyclone de feux ; les cavaliers à moitié détruits sont ramenés sur l'infanterie qui les protégera comme elle pourra, ayant quelquefois un furieux besoin d'être elle-même protégée. Mais la jonchée des morts s'épaissit et les âmes sorties du tombeau de leurs corps, les pauvres âmes auparavant ténébreuses, sachant enfin pour quoi et pour qui elles ont si sauvagement combattu, ont été flotter là-bas, invisiblement, sur le tertre impérial, autour du Maître visible qui les écarte de la main comme des pensées importunes...

Car il ne tient pas encore la victoire et la victoire lui est nécessaire. La victoire est son Requiem, le repos de son âme à lui, dans ce monde obscur. C'est son pain et son vin, c'est sa demeure et c'est sa lampe. A-t-il donc été créé pour autre chose que la victoire ? Quand un de ses corps vient à reculer, c'est comme s'il était physiquement refoulé par les croupes des chevaux, par la poussée multitudinaire. Mais son visage aussi impassible que le bronze ne laisse rien voir de son tourment. Peut-être même ne

souffre-t-il pas, tant son cœur est fort, tant est grande l'impavidité de son génie ! Il souffrira plus tard, sans aucun doute. En ce moment il paraît heureux, il sent sa force. Il se sait tuteur des avortons de la Fortune, il a des arcs-de-triomphe pour l'Incertitude et même pour des désastres éventuels, parfaitement sûr de trouver toujours au fond de lui-même quelque ressource imprévue et foudroyante qui le fera plus puissant.

Alors il regarde, une fois de plus, son champ de bataille et, tranquillement, « il fait trois pas, comme les Dieux ». De toutes ses combinaisons profondes, inefficaces jusqu'ici, jaillit soudain une Manœuvre qui fait penser à Hercule enfant éclaboussant tout le ciel du lait de l'épouse de Jupiter. Murat vient de passer comme un torrent, écrasant toute l'Europe en une demi-heure, sur quatre kilomètres carrés, et Napoléon n'a plus que quelques marches de ses soldats pour devenir l'Empereur de l'Occident...

.....

Léon Bloy.



A Propos de “ l'Ame de Napoléon ”

Une lueur soudaine — inattendue pour ceux qui ne lisent pas ordinairement, ou qui ne savent pas lire Le Mendiant Ingrat et sa suite — une Clarté immense illumine les sombres profondeurs de l'incompréhensible Histoire de Napoléon.

C'est l'œuvre nouvelle de Léon Bloy que vient d'éditer Le Mercure de France qui me semble tout près d'être récompensé d'avoir si longtemps porté à son bord la Fortune du Pauvre. Beati pauperes... l'albe broussaille qui auréole le front impavide du Vieux solitaire scintille de quelques rayons éclatants qu'y dépose tendrement la Gloire honteuse d'avoir tant tardé... la Gloire qui a trop souvent délaissé les Temples d'Art pour

se polluer, dans les bouges, au contact répété des fœtus dont elle paraît couvrir la perpétuelle ignominie.

L'Ame de Napoléon, c'est la clé des dix mille volumes écrits sur l'Empire ; et Léon Bloy, généreux, nous jette d'un coup le Sésame qui nous découvre — qu'il me pardonne ce mot qui l'a fait hurler souvent — la psychologie de l'Homme le plus Grand qui fut jamais parmi les Hommes.

Dirai-je depuis combien d'années Léon Bloy est hanté de la Prédestination de Napoléon ? Non ! je sais comment il a dévoré ardemment tous les livres merveilleux de Henry Houssaye, de Vandal, les histoires de Norvins (!) ou de Thiers ; les Mémoires de Marbot, du Général Thiebault et bien d'autres... j'ai lu tous ces livres ! Aucun ne m'a donné la sensation de ce qu'était le Héros de tant d'épopées.

Personne, parmi ceux qui ont approché l'Empereur, n'a pu m'expliquer les inexplicables abdications. Ni Las Cases, ni Constant, ni Bourrienne, ni Savary, ni le stupide Gourgaud, ni les Princes Jérôme et Eugène, ni le pâle Fouché, ni le chancelier Pasquier, ni Capéfigue, ni le baron Fain, ni Lamothe-Langon, ni Fleury de Chaboulon, ni beaucoup d'autres parmi lesquels les trop nombreuses pécores qui ont battu monnaie de leurs souvenirs sur l'Empire.

Et voilà que juste cent ans après — ô splendide coïncidence — au moment même où l'on commémore le centenaire de la Campagne où la Grande Armée fondit comme neige au brasier de Moscou, s'ensevelit elle-même dans les steppes glacés, ou on élève à Borodino la maquette d'un monument mystérieusement disparu avec le navire qui le portait, où l'on célèbre l'Époque où l'enlèvement d'une redoute coûtait douze mille hommes... et quels hommes ; à ce moment précis, le voile se déchire ; le fruit des méditations de Léon Bloy nous est livré : je vois mieux dans l'Ame du vainqueur de l'Europe, de l'Homme simple et grand qui, de sa flamboyante épée, a écrit les plus glorieuses pages de notre Histoire.

J'admire avec plus de force que jamais l'étendue du génie de Léon Bloy qui, par les feuillets de son nouveau livre, sait nous élever avec lui à des hauteurs insoupçonnées !

On peut lire dans les fragments qui précèdent le beau chapitre : LA BATAILLE, dont nous publions ici une partie ; mais c'est le livre entier qu'il faut lire. Pas une phrase, pas un mot ne sont à perdre. L'œuvre est marquée pour demeurer, c'est le couronnement de la plus belle carrière littéraire

qui soit : une des seules où la prostitution n'eût jamais rien à voir.

On n'analyse pas un livre de Léon Bloy et encore moins « *L'Ame de Napoléon* », il faudrait disposer, pour ce faire, d'une valeur égale à celle de cet extraordinaire écrivain ; mais il est permis à un des fervents de Bloy de crier son enthousiasme sans marchander, de le signifier nettement avec toute la fougueuse indépendance et la brutalité que l'on prête d'ordinaire au signataire de ces lignes.

Léon Bloy vient de faire ce que l'on n'attendait plus : il vient de définir une âme grandiose que nul ne comprit jamais. Son livre, c'est la lueur dans les Ténèbres, dans les Ténèbres épaissies encore par les fumeuses clartés dont on crut les éclairer si souvent.

Nous pénétrons avec Léon Bloy dans cette grande Ame inaccessible, marquée dès l'origine pour accomplir une Destinée de Légende ; et c'est cela que Bloy rend perceptible à nos yeux, assimille à notre compréhension vulgaire.

Lisez plutôt ceci : (1)

.....

« Reste à savoir ce que devint son âme, sa trop grande âme, dans cet effroyable tourbillon d'iniquités. Ame d'un lycéen sublime, emportée par le Souffle de Dieu à des hauteurs inconnues, ne voyant presque plus la petitesse humaine, incorrigiblement amoureuse de tout ce qui lui paraissait avoir de la générosité ou de la grandeur et, à cause de cela, malgré le plus somptueux génie, désignée, beaucoup plus qu'une âme ordinaire, à toutes les souffrances de la déception.

« Il y a, dans les plus humbles églises de France, une pauvre lampe allumée la nuit et le jour, devant le Saint-Sacrement de l'Autel. Il me vient cette idée, absurde peut-être, que cette lampe est quelque chose comme la confiance de Napoléon. »

.....

Ne trouvons-nous pas dans ces lignes la précise explication de bien des erreurs d'indulgence de celui que l'on taxait de tyrannie ?

On ne dira jamais assez avec quelle infinie mesure Léon Bloy aborde un pareil sujet dans son livre. Il règne au fil de ses pages inoubliables un calme étrange, une sérénité formi-

(1) *L'Ame de Napoléon*, chap. XI, p. 160.

dable! Bloy a médité dans l'Absolu. Son œuvre est toute pleine d'une immense quiétude. Nulle invective n'avive la phrase, si ce n'est un mot remontant comme un soufflet à la face hideuse du hideux Blücher.

Léon Bloy s'est recueilli, dirait-on, pour évoquer, avec les échos d'un Passé immortel, l'Ame de Napoléon à laquelle nul autre que lui n'accorda autant d'attention : l'Ame de l'Empereur, pourtant, palpait au cœur du monde attentif à ses moindres manifestations.

Le poète de l'Ame de Napoléon — car ce livre est un poème, un grand poème intense et douloureux, hautain dans ses grandes lignes simples et nobles que nulle emphase ne ternit — le poète au génie divers a plié la magie de ses mots qui nous enchantent à la profonde admiration qui l'attire vers le Prédestiné ! Son œuvre est toute de recueillement et de pensée, il a peur d'éveiller les lointains fracas d'apothéose. C'est à peine si une phrase d'amertume, jaillie soudain de la plume redoutable, éclatant comme un brûlot vengeur, éclabousse la mémoire de l'équivoque Alexandre de Russie.

Ame de Lycéen, dit Bloy ? Et c'est rigoureusement vrai. Le général glorieux semant l'incendie en Italie, fondait ses ardeurs mal contenues en de naïves et brûlantes lettres à la lascive Beauharnais dont la mollesse l'avait conquis. Naïf toujours, Napoléon devait être dupé toute sa vie. L'Ame de Lycéen se complaisait à la lecture, si souvent répétée, des chants gaéliques d'Ossian !... Dupé même par les truculents poèmes de Mac Pherson ! cela donne toute la mesure de la Confiance dont nous parle Léon Bloy.

L'Histoire s'éclaire de conclusions telles : (1)

.....

« Il est vrai que Napoléon ne sut jamais punir tout à fait et cela qu'on rencontre à chaque instant, qu'on retrouve à toutes les pages de sa vie, jusqu'à en être impatienté, c'est peut-être le trait essentiel de cet homme étrange parmi les étranges qu'on a tant voulu représenter comme un tyran et qui fut surtout, en vertu d'on ne sait quelle hérédité, un fataliste profond, incapable de ressentiment, craignant toujours de détruire quelque chose de son œuvre en abaissant ceux qu'il avait élevés, cessant de vouloir et cessant d'agir quand il croyait avoir entendu la voix de son destin —

(1) *L'Ame de Napoléon*, chap. XII, p. 166-167.

s'asseyant alors, plein d'une muette résignation, sur la margelle du puits de douleur.

« — Les plaintes, disait-il, sont au-dessous de ma dignité et de mon caractère. J'ordonne ou je me tais. »

.....
Toutes les Légendes tombent, une à une. En moins d'un quart de siècle, Celui que les manuels scolaires des crétins mal-honnêtes représentent comme un assassin et un pillard, s'avère indulgent, plein de confiance et sans inutile rigueur.

C'est une Ame au-dessus des Ames les plus belles et il fallait l'ardente conviction d'un Bloy pour nous la révéler dans toute sa rayonnante splendeur.

L'« Ame de Napoléon » est une œuvre unique qui marque une étape où la pensée contemporaine doit venir goûter la fraîcheur d'une méditation apaisante.

Or ça ! détracteurs de Bloy, que trouvez-vous à dire ici ? Le Vieux Lion vous musèle de toute la force d'un génie qui ne vous est pas accessible ! Cherchez parmi les vôtres quel est celui qui a livré sa mâchoire à Marchenoir pour qu'il brise les gueules cafardes des autres — ô Philistins !

Léon Bloy s'est tenu hors de son œuvre, il s'est effacé devant la Toute-Puissance éclatante. Il est le barde qui chante douloureusement les souvenirs de l'Unique Épopée : il n'a point donné dans l'Héroïsme facile et trivial. Ses pages sont empreintes de la plus grande noblesse.

Lisez ceci encore : (1)

.....
« La Garde recule !... A ce cri panique, il voit crouler sa ligne de bataille, il voit sa dernière armée en pleine déroute, il sent l'étreinte du monstre et sa virginité de vainqueur est perdue. Une nuit affreuse tombe sur son âme. Est-ce donc tout à fait fini ? Faudra-t-il que le poème s'achève sur cette aventure épouvantable ? Où est maintenant son étoile ? Que sont devenus son cœur et son trésor ? Sans doute ce n'est pas Wellington qui les lui a ravis et ce n'est pas non plus le goujat prussien. Il retrouvera cela dans trois mois, à deux mille lieues de sa capitale, en l'autre hémisphère. Mais là, son étoile sera comme une pauvre femme demandant son pain, son cœur sera torturé et son trésor sera de douleurs. Ah ! ce n'est pas la Garde seule qui recule à Waterloo, c'est la Beauté de ce pauvre monde, c'est la Gloire, c'est l'Honneur même ; c'est la France de Dieu et des hommes

(1) *L'Ame de Napoléon*, chap. XIV, p. 182-183.

devenue veuve tout-à-coup, s'en allant pleurer dans la solitude après avoir été la Dominatrice des nations ! »

.....
Où trouverez-vous l'équivalent de ce cri de la conscience humaine blessée ?

D'autres, peut-être, un jour, feront une profonde analyse de ce monument impérissable qu'est l'« Ame de Napoléon », je me borne, moi, respectueusement, à signer ici mon enthousiasme pour l'œuvre digne, forte, sincère et grandiose que nous livre Léon Bloy, le seul écrivain de l'heure présente qui pouvait écrire ce livre.

Et il serait réconfortant que tout le monde s'inclinât devant la supériorité de l'Ecrivain dont le nom demeurera pour la plus grande gloire de notre pays.

L'Etranger déjà nous l'envie : c'est le honteux critérium des Français.

Notre tour ne va donc pas tarder.

J.-Aurélien Coulanges.

Octobre 1912.



Le Secret de Léon Bloy

Les livres de Léon Bloy exercent sur certaines âmes une influence que l'art ou le génie ne suffisent pas à expliquer. Pour tourner les cœurs vers Dieu, il faut autre chose que la plus magnifique éloquence. Quel est donc le secret de Léon Bloy ? Inutile de chercher longtemps, il me l'a donné lui-même :

« Voici mon secret pour écrire les livres qui vous plaisent.

« C'est de chérir de toute mon âme — au point de donner ma vie — les âmes telles que la vôtre — connues ou inconnues — appelées à me lire un jour. »

« *Beatius est magis dare quam accipere* ». — Le *Mendiant Ingrat* a un besoin infini de donner. S'il était riche, tout l'or du monde ne suffirait pas à sa munificence ; ne pouvant pas nourrir avec les richesses d'iniquité tout un peuple de pauvres, il se donne lui-même, avec une extrême abondance ; il écrit pour se donner. Et sa pire amertume est sans doute que parmi ses contemporains si peu veuillent recevoir ce qui leur est offert avec tant d'amour. Il n'y a qu'un moyen d'agir sur les hommes : c'est de désirer d'un grand désir leur servir de nourriture. Et c'est en cela, je crois, que ce pauvre serviteur de Jésus imite le mieux son Maître.

Cette générosité et cette tendresse, qui le singularisent si cruellement dans nos temps de dureté froide et impie, Bloy en fait largesse de toutes manières. On parle toujours de ceux que fouaille son effroyable polémique (laquelle porte beaucoup moins, je le note en passant, sur tel ou tel fait matériel que sur les déviations intérieures ou les défaillances d'âme, qu'il devine avec un instinct terriblement sûr) ; on oublie ceux qu'il défend, même parmi les modernes : Hello, Verlaine, Villiers, sans parler de Rictus et de Rosenfeld ! Sa violence n'est que la face inverse de son amour, — de son amour pour la Vérité, c'est-à-dire pour la Personne du Sauveur. Partout où il voit quelqu'un souffrir injustice, il s'élançait vers lui : Christophe Colomb, Marie-Antoinette, Louis XVII, la très noble Mélanie ; les Juifs, détenteurs, malgré leur crime et leur perfidie, des promesses de Dieu qui sont sans repentance ; le Pauvre enfin, le Pauvre et la Pauvreté qu'il chérissait tous deux à cause du Pauvre par excellence ; et infiniment au-dessus de tout, Notre-Dame, la Reine du monde, qui pleure et qu'on n'écoute pas, — tous ont reçu son témoignage. Le secret de Bloy, c'est une extraordinaire dilection pour les âmes, un amour qu'auraient seuls pu comprendre ces tendres hommes du moyen-âge, qui étaient doux comme il est doux et qui aimaient les Larmes comme il les aime. Car « on pleure beaucoup dans sa maison. » « Seigneur, je pleure très souvent. Est-ce de tristesse en songeant à ce que je souffre ? Est-ce de joie en me souvenant de vous ? » Qui ne comprend pas cela ne comprend rien à son œuvre, et spécialement au livre sur Napo-

l'étonnante expression du plus profond et du plus généreux amour des Ames, à l'occasion d'une âme où son âme s'est regardée.

Nous ne pouvons rien donner que nous n'ayons reçu, étant à l'image de Celui qui reçoit tout de son Père. C'est pourquoi plus on donne plus on a besoin de recevoir, plus on est mendiant ; et c'est aussi pourquoi il n'y a que les pauvres qui donnent. Bloy est un terrible mendiant, qui ne souffre pas la médiocrité dans les hommes, et que Dieu ne contentera qu'avec le martyre et la vision de sa Gloire. On dirait parfois que dans son désir de la bienheureuse vision il ferme volontairement les yeux aux lumières ordinaires, et qu'il préfère marcher à tâtons vers le pur éblouissement. Cette impatience mystique est, à mon avis, à la source même de l'art de Léon Bloy.

Il s'agit pour lui, avant tout, de « donner l'idée et l'impression du mystère », c'est-à-dire de notre impuissance à voir en face la lumière qui nous éclaire, et de donner en même temps, par la plus somptueuse floraison d'images, une similitude sensible de cette Vérité dont nous n'avons pas encore l'intuition et que nous ne connaissons que *per speculum in ænigmate*. « Il est indispensable, dit-il, que la Vérité soit dans la Gloire. La splendeur du style n'est pas un luxe, c'est une nécessité. » Tout son art est animé par la passion de voir ; c'est parce que le sens est intuitif que l'imagination sensible y tient une place si prépondérante. Il ne faut pas prendre Léon Bloy pour un théologien ou pour un docteur ; c'est un imagier, un enlumineur, un peintre de verrières resplendissantes. Non ! C'est un *pèlerin du Saint-Tombeau*. « Si l'Art est dans mon bagage, tant pis pour moi ! Il ne me reste que l'expédient de mettre au service de la Vérité ce qui m'a été donné par le Mensonge. Ressource précaire et dangereuse, car le propre de l'Art, c'est de façonner des Dieux ! » — « Je suis bonnement un pauvre homme qui cherche son Dieu, en l'appelant avec des sanglots par tous les chemins... » Il n'en est pas moins vrai que ce *pauvre homme* est un des plus grands écrivains français, un des plus hauts parmi les artistes de génie, un de ceux à qui Dieu a départi le plus royalement ces dons exceptionnels qui sont dans notre nature comme un écho de sa Parole. Mais cet Art indomptable et faiseur de dieux, il l'a réduit à l'obéissance de la Foi, à la discipline de la Vérité révélée, au service de la sainte Eglise. « La vérité bien nette et qui éclate dans tous mes livres, c'est que je n'écris que pour Dieu. » Il est tout le contraire d'un anarchiste haïssant « les bourgeois » ; il est un chrétien qui hait *le Bourgeois*, c'est-à-dire, pour qui sait comprendre, un des noms modernes du vieil Ennemi. Catholique et latin, il a en horreur le désordre, le déséquilibre, le sentimentalisme, l'esprit protestant et révolutionnaire. « J'écris les choses les plus véhémentes avec un grand calme. La rage est impuissante et convient surtout aux révoltés. Or, je suis un justicier *obéissant*. » Il place au-dessus de tout la fidélité absolue à la vérité surnaturelle. « Trop de science humaine et trop peu de science divine, » dit-il en parlant de Villiers de l'Isle-Adam. » C'est la même impression que pour Edgar Poë. Ces poètes ne priaient pas et leur

mépris, éloquent parfois, n'est que l'amertume de leur impatience terrestre. Ils sont pleins de terre comme les idoles. »

Tout cela peut expliquer comment Léon Bloy exerce sur les *publicains* une si merveilleuse influence. C'est eux que vise son œuvre, bien plus que les catholiques. Il y a des âmes périssantes qui cherchent la Beauté dans les ténèbres, et que l'apologétique de Coppée ou de Marc Sangnier ferait fuir avec horreur. Bien plus, la pure doctrine elle-même — perle réservée aux fils du royaume — n'agit pas sur de telles âmes, dont la raison est trop alanguie ou déséquilibrée ; enfin la médiocrité d'un grand nombre de prêtres, l'infidélité des catholiques mondains les épouvantent. Bloy, en criant sur les toits, en accablant les tièdes et les avars, en faisant voir et toucher la splendeur de la Foi, inspire à ces pauvres âmes le pressentiment de la gloire de Dieu ; il va les chercher au fond de leur nuit et les attire à la lumière. Mais rien n'agirait, en définitive, sans le *secret* que j'ai dit. C'est la *charité* de ce prétendu pamphlétaire, c'est son amour de Dieu et des âmes qui emporte tout. Et une telle action, que la Providence exerce par lui, le console sans doute un peu de ses longues douleurs, car celui qui donne ainsi des âmes à Dieu doit être un *ami de Dieu*. « Ami de Dieu ! Je suis sur le point de sangloter quand j'y pense. On ne sait plus sur quel billot mettre sa tête, on ne sait plus où on est, on ne sait plus où il faut aller, on voudrait s'arracher le cœur, tant il brûle, et on ne peut pas regarder une créature sans trembler d'amour. »

Jacques Maritain.



LETTRE DE L'ABBÉ LÉONCE PETIT

Brousseval (Haute-Marne), 31 Août.

Monsieur,

Votre aimable invitation court la poste derrière moi depuis une quinzaine de jours, il m'e faut donc, nécessairement, recourir à une sorte de télégraphie pour ne pas aggraver ce long retard.

Je suppose, du reste, que vous n'attendez pas d'un humble prêtre une « appréciation littéraire », si votre généreuse initiative rencontre les bonnes volontés qui lui sont dues, vous aurez en abondance des réponses brillamment motivées et munies d'un prestige qui manquerait trop manifestement à mes propos. En revanche, je vous envoie bien volontiers, les réflexions strictement sacerdotales que m'inspire depuis longtemps l'extraordinaire situation qui est faite à Léon Bloy.

Tout ce que l'auteur du « Brelan d'Excommuniés » a dit de la « haine sauvage, inexplicable », manifestée par les catholiques modernes, contre l'Art, est dix mille fois justifié par leur attitude à son égard.

Depuis la mort d'Ernest Hello, Léon Bloy est le *seul* écrivain de France dont l'œuvre splendidement parce qu'*intégralement* catholique rayonne avec magnificence sur les vérités essentielles et... sur les ornières où se traînent habituellement les écrivains prétendus religieux.

« Et sui eum non receperunt », mais c'est aussi le seul de qui tous les Argus de la « Bonne Presse » s'obstinent avec une diabolique constance à détourner leurs yeux innombrables...

Que si l'on rappelle, non sans amertume, la retentissante musique provoquée par telle médiocre conversion, de bonnes âmes ne manquent pas de vous suggérer avec une évidente opportunité la leçon de l'Enfant prodige... oubliant simplement que le Fils aîné, le Fidèle, jouissait dans la maison du Père de tout ce que nous réclamons pour Bloy et qui jusqu'ici lui a été refusé.

L'énormité de l'injustice est indicible ; mais en voici la trop certaine conséquence : c'est l'inévitable déferlement de cette « Crue extraordinaire de Bêtise » dont le « Vieux de la Montagne » dénonçait naguère l'imminence.

Si les efforts tentés dans votre Revue aboutissent à l'édification d'une digue, vous aurez un droit indéniable à la gratitude de tous ceux qui sont en passe d'être submergés.

En tous cas voici ma pierre.

Léonce Petit.

LEON BLOY

Quand je veux « revoir » Léon Bloy, c'est à peine si j'ai besoin de lever la tête. Voici, devant moi, pendue au mur, sa photographie : d'une fidélité parfaite, elle a, par surcroît, cette grâce de ne point traîner à la devanture des marchands de célébrités.

C'est bien « le monstre lui-même », de la toute première rencontre, tel que je l'ai retrouvé depuis, comme s'il avait pris, avec l'âge, sa figure définitive, que les luttes quotidiennes ne sauraient plus modifier désormais.

« Mon visage peut-être, mon visage humain seulement, à l'exclusion de mon visage angélique... », dit la dédicace que Léon Bloy a bien voulu écrire dessous, de cette écriture extraordinairement ferme, comme dessinée, harmonieuse sans être d'une calligraphie irréprochable, d'où les graphologues pourraient se plaire à déduire le signe d'une volonté d'homme à demi maître seulement de sa fièvre d'artiste.

Cette photographie, qui m'est ainsi doublement précieuse, représente Léon Bloy assis, dans un coin de jardin et, à une table rustique, la main gauche étendue sur un livre ouvert. Mais l'on est est, tout d'abord, frappé par deux yeux uniques, ayant la fixité des yeux des statues, dans une face d'une rigidité marmoreenne, en effet, que couronne la chevelure d'une blancheur de neige, dont une large mèche retombe un peu, sans apprêt, sur la tempe droite.

La légende a fait, de Léon Bloy « un homme farouche et impossible . » Pour ceux qui l'ont pratiqué ils savent combien dans cette légende, est médiocre la part de la vérité ! Mais il n'est pas mauvais, après tout, qu'il y ait, quelquefois, entre soi et le reste du monde, une barrière que les indifférents ou les tièdes, que ceux qui sont d'une autre race, ne tenteront même pas de franchir.

J'imagine, aisément, par exemple, qu'en traitant Léon Bloy d' « homme d'un autre âge », l'on ne lui déplaît qu'à moitié, et même beaucoup moins que cela, surtout si l'on y met un certain ton méprisant ! Aussi bien Bloy est-il capable de haïr les imbéciles, fussent-ils rehaussés d'or et d'honneurs, et d'aimer avec tout son cœur, même ils n'ont aucun génie, les plus humbles, les plus dénués d'entre eux qui viennent à lui. Et voilà qui n'a rien, sans doute, de précisément actuel !

J'ai une grande joie, aujourd'hui, de mon coin, à exalter, dans ma faible mesure, celui qui a « cherché la Force, la Justice, la Splendeur », « cherché l'Amour », ce Léon Bloy qui, voué au sort de quiconque ne se rassasie pas de l'Idéal purement humain, a été rejeté dans les ténèbres profondes, en attendant que soit faite la Lumière.

Il a été dit que Bloy était tout entier dans ses livres. L'on n'en peut pas douter. Comment à cet accent inouï, les fictions de l'Imagination la plus désorbitée pourraient-elles atteindre ? Il faut la vivre soi-même, à chaque heure et intensément, pour rendre ainsi une vie d'effroyable misère, d'angoisse sans espoir terrestre, suppliante et révoltée, poursuivant, *sur les genoux*, le chemin douloureux, hérissé des pierres des lapidations fraternelles ; une vie sans autre répit que la solitude intérieure ; menacée enfin à chaque pas, de s'arrêter, n'était le réconfort de la Prière, ce bâton dans la main des Pèlerins épuisés de lassitude.

Mais si l'on ne tardera pas à découvrir l'humanité que contient l'œuvre de Léon Bloy, on est immédiatement saisi par sa puissance d'Écrivain. Que celui-ci dédaigne la Gloire telle qu'elle est communément distribuée, on le conçoit ; il aspire à une immortalité moins aléatoire ! Mais il est écrit qu'il n'échappera pas plus à l'une qu'à l'autre : qu'il le veuille, qu'il l'accepte ou non, il est et demeurera glorieux ; le monument qu'il s'est bâti n'est pas de ceux qui périssent.

L'autre sûr garant qu'il y ait de cela, c'est cette nuit, c'est ce silence, où les Méprisants de tout ce qui dépasse, s'acharnent, avec une diabolique persévérance à le murer vivant. Car « *les profondeurs ont quelques fois d'étranges surprises. Qui sait vraiment, parmi la Racaille, si ce « Pauvre » ne reparaitra pas, quelque jour, à la surface des ténèbres, tenant à la main une magnifique fleur mystérieuse, — la fleur du Silence, la fleur du gouffre ?* »

Jamais le mot de Buffon : « *le style, c'est l'homme* », ne se vérifia au même degré que par Léon Bloy. Providentiel, prophétique Porte-Verbe aux lèvres de feu, pleurant du sang au milieu de ses autels saccagés, il fait songer au dernier Lion, retiré dans sa tanière, allongé sur des ossements et n'attendant plus rien que la fin de tout...

Léon Bloy a « *élu domicile dans l'Absolu* ». On respire là un air surchargé de foudre. Plusieurs se sont retirés de lui qui, cependant, gardent ainsi qu'un sceau ineffaçable, la marque de son coup de pouce de pétrisseur d'âmes, comme il s'en est peu

rencontré, comme il ne s'en rencontrera peut-être plus après lui !

Pour caractériser la personnalité de Léon Bloy, il suffit d'appliquer textuellement, à lui ou à son œuvre, ce qu'il dit de l'art d'enlumineur de Léopold, dans la *Femme Pauvre* : « *écriture d'une percussion magnétique... l'un des plus incontestables artistes modernes... un mépris gothique pour toutes les manigances contemporaines... un artiste merveilleux, de l'originalité la plus imprévue... C'était une fête pour les yeux, en même temps qu'un ferment puissant de rêveries pour les imaginations capables de faire reculer la croupe de la Chimère et de réintégrer les siècles défunts.* »

Les occasions de dégoût ne manquent pas assez. Seulement Léon Bloy n'en a laissé passer aucune de crier, de vociférer le sien. C'est le fait d'une âme noble où n'entre pas la Peur. Il a ainsi décoché pas mal de flèches mortelles ; mêlé les poisons corrosifs à l'ambroisie des coupes ; il s'est assis, parmi les convives, à la manière du spectre de Banquo. Et d'aucuns de proclamer que Bloy est un pamphlétaire et qu'il n'est que cela, pensant l'enterrer vif sous cette étiquette !

Certes, cela vaut un peu mieux que d'être, pour les Foules attendries l'auteur de quelque *vase brisé* ! Mais il est permis d'être tout de même exaspéré que toute une face de l'œuvre de Léon Bloy soit, du coup, niée et biffée, comme si elle ne sautait pas aux yeux et ne crevait pas le cœur, la plus considérable, celle où il est le plus lui !

Pamphlétaire, soit ! Bloy est autre chose encore, notamment un grand, un unique artiste, grand par la conviction. unique par l'expression. Mais que n'a-t-on pas dit ? Or, cet homme *farouche et impossible* est un homme simple et tendre ; ce *mendiant ingrat* est un généreux, un bien accueillant, qui met son plaisir à combler en quelque manière tous ceux qui l'approchent !

J'en appelle à quiconque l'a surpris, au milieu des siens, de sa femme et de ses deux filles, entouré de quelques rares amis, causant ou lisant la page récente et alors, s'interrompant parfois, moins pour juger de l'effet produit, par vanité d'auteur, que pour regarder en lui-même et écouter son âme... La réputation de la légende est surfaite, odieusement surfaite : mais qui est à sa place et à son vrai plan, et à qui donc justice est-elle rendue ?

Alfred Pouthier.

LÉON BLOY

« A l'heure voisine du matin où l'hirondelle commence ses tristes lais, peut-être en mémoire de ses premières douleurs ;

« A l'heure où notre esprit, plus étranger à la chair et moins pris des pensées terrestres, est presque divin dans ses visions.

« Il me semblait voir en songe un aigle suspendu dans le ciel, avec des plumes d'or, les ailes ouvertes et s'apprêtant à descendre...

« Je pensais en moi-même : « Peut-être cet aigle a-t'il l'habitude de ne chasser qu'en ce lieu, et peut-être dédaigne-t'il de poser ailleurs ses pieds. »

« Ensuite il me sembla que, tournoyant un peu, terrible comme la foudre, il descendit et m'enleva jusqu'à la sphère de feu.

« Là, il me sembla que l'aigle et moi nous brûlions, et cet embrasement imaginaire était si cuisant qu'il fallut que mon sommeil se rompît. »

Ces tercets du « Purgatoire » configurent supérieurement ce que doit sentir une âme, non point « divine en ses visions », mais engourdie dans les médiocrités journalières, quand elle est tout d'un coup visitée par le génie impétueux d'un Léon Bloy. L'aigle est l'exact emblème de cet esprit véhément, voué aux brusques prises et qui ne descend de la sphère de feu que pour enlever sa proie là où il faut bien que le sommeil des apparences s'interrompe. Comme l'aigle, il a tout ensemble la hauteur d'un Voyant, maître de l'espace, et la perception fulgurante des objets les plus terrestres. Hello a pu le dépasser par ses facultés d'intuition mystique ; mais il resta trop perdu dans l'abstrait de sa vie profonde, et les aphorismes où elle se condense, lorsqu'ils ne sont pas sublimes, tournent au prudhommesque.

Chez Bloy, une complexion batailleuse, l'œil précis du franc-tireur toujours en alerte, sur la brèche, fumant de poudre, s'ajoutent aux dons contemplatifs d'un poète, d'un théologien, et, souvent, d'un prophète.

Celui de ses livres qu'il faut lire avant les autres est « Sueur de Sang ». Ces contes militaires, d'un art sobre et foudroyant, pleins des horreurs surnaturelles de la guerre, révèlent de terribles énergies réalistes.

On conçoit son fanatisme pour Napoléon, du moins pour le Napoléon imaginaire, celui qui rêvait la conquête des Indes. Il devait être saisi par la grandeur simpliste et biblique du fléau de Dieu : où la loi d'immolation se vérifia-t-elle jamais plus tangiblement que dans les hécatombes de ses batailles ? D'ailleurs, Bloy s'identifie sans peine à son héros, ayant lui-même, en idée, les appétits d'un empereur babylonien qui ne trouverait point l'univers à la mesure de ses désirs.

Mais la lutte en soi l'enivre ; si les ennemis lui faisaient défaut, il sème-

rait les dents du Dragon afin de susciter des monstres sur qui sa vigueur pût s'exercer. Ce fond belliqueux fut la première origine de ses violences : « A la guerre, déclarait-il une fois, quelque chose qui ressemble à la haine est indispensable. »

Or, il vit en état de guerre perpétuelle, parce que, voulant dès ici-bas le triomphe de Jésus-Christ, il habite un monde où Jésus-Christ se voit bafoué par ceux-là mêmes qui portent sur eux son signe. Il a dans les yeux l'effigie divine à la ressemblance de qui nous sommes faits, et il rencontre des caricatures misérables. La laideur le dégoûte comme l'attribut le plus sensible du péché ; aussi, nulle métaphore ne lui paraît assez hyperbolique pour en évacuer l'odieux. Il pense avec Barbey d'Aurevilly qu'« on doit la vérité à tous, sur tout, en tout lieu et à tout moment, et qu'on doit couper la main à ceux qui, l'ayant dans cette main, la ferment. » Il voudrait, avec ses yeux de chair, dévisager les êtres tels qu'ils se manifesteront sous l'éclair du Jugement où « tout ce qui se cache apparaîtra » ; et, les masques qu'il voit grimacer sur des figures hypocrites, il les arrache.

Il voue au Pauvre l'adoration qu'on doit au Dieu caché ; le martyre s'offre à lui comme la porte la plus désirable des béatitudes. Et il a pour contemporains des gens qui ont l'horreur parfaite de la pauvreté et de la souffrance.

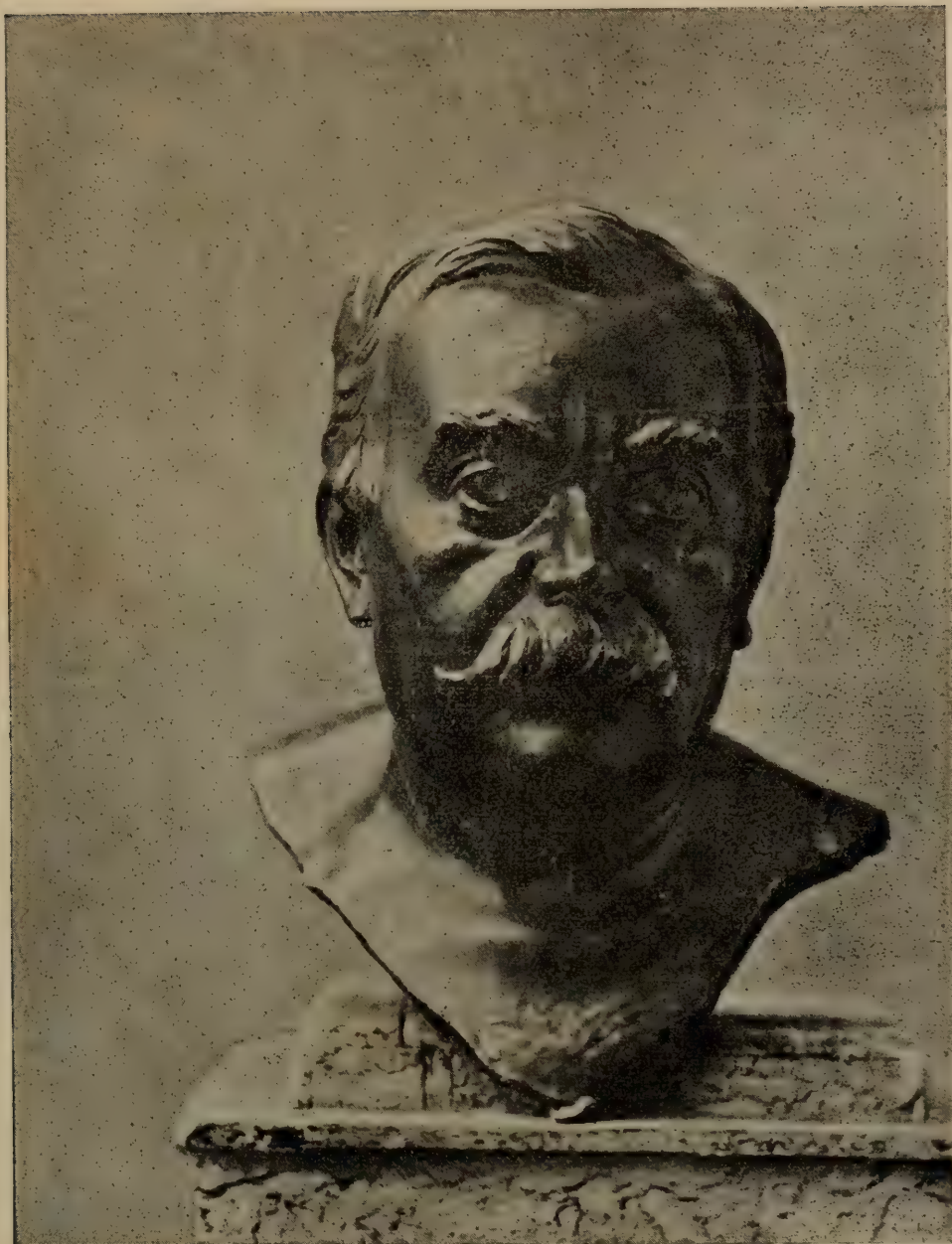
Cette horreur, il la découvre dans les moindres gestes ; car, devant son regard, rien n'est insignifiant, tout est « signe ». D'autant plus réaliste qu'il est mystique, et d'autant plus mystique qu'il est réaliste, il possède, sans viser à être un observateur, par la simple fixité de son point de vue transcendant, le privilège de l'observation perçante.

Une pareille somme de qualités dépasse infiniment ce qui suffirait pour mériter l'exécration du vulgaire. C'est pourquoi il l'a obtenue sans mesure et sans retour possible ; la vindicte a été la plus atroce qu'on pût faire durer contre un écrivain, celle du silence. Il s'est vu, lui, sensible aux moindres blessures, au milieu d'ennemis multiples, sournois, implacables, ou d'indifférents qui ont des oreilles pour ne pas entendre et des mains pour ne pas donner. Faut-il s'étonner s'il a dû se raidir, vociférer et s'es-crimier de toute sa vigueur, si, n'ayant plus d'épée, il ramassa des pierres, et, au besoin, autre chose ?

Un Saint, dira-t-on, se réjouirait dans les opprobres et se tairait. Il se peut ; mais un artiste n'est pas un Saint. La personnalité de Bloy se renforça, s'exaspéra par l'effet des haines sous lesquelles un faible eût succombé. Je n'en vois pas de plus débordante parmi ceux de sa génération. En face d'une époque où la plupart des gens ont peur d'être eux-mêmes, où personne n'ose plus dire d'énergiques vérités, il se révèle vingt fois plus original, même excentrique et dépaycé ; il a l'air d'un effrayant météore passant sur les confins d'une planète que les étoiles ne visitent plus ; et il restera toujours un solitaire en ce sens qu'imiter son style ou ses attitudes serait profondément ridicule et surtout périlleux.

Mais sa plus solide grandeur tient en un seul mot : c'est un catholique. Il l'est sans restrictions, comme il eût été normal de l'être il y a cinq cents

Buste de Léon Bloy



Œuvre de Frédéric Brou

Buste en Bronze exécuté en 1904 - Exposé au Salon de 1905.

Édition des " Marches de Provence ".

ans. Le rationalisme janséniste, dont restent tributaires les neuf dixièmes des croyants ne paraît pas avoir existé pour lui. L'apologétique contre les gentils, telle que Saint Thomas l'a construite, ne l'a guère pénétré. Sa foi éprouve peu le besoin de s'étayer sur des arguments ; les Mystères s'offrent à elle comme des faits qui ne se laissent pas contester. L'effort de sa raison s'applique à renouer les concordances infinies des textes et des symboles. Il se met sous la lampe des Ecritures pour épeler le livre de vie. Les paraboles usuelles des Evangiles, les versets de la liturgie suffisent à illuminer des abîmes. En les interprétant, un Hello, un Bloy ne se permettent qu'une nouveauté : ils vont, autant que des hommes le peuvent, jusqu'au fond des « Paroles de Dieu », alors que le commun des esprits en atteint seulement le sens littéral, et encore oblitéré par la routine.

Léon Bloy dédaigne les bizarreries érudites où se complaisait Huysmans excitant autour des faits religieux une sénile curiosité archéologique. Son catholicisme ne sent point la moisissure des in-folio. Et cependant le « Salut par les Juifs », maintes réflexions éparses dans ses autres livres supposent une exégèse sagace, souvent intuitive, mais soumise à l'autorité. L'Ancien Testament — chose fort rare — lui est aussi familier, sinon plus, que Saint-Paul et les mystiques du Moyen-Age. Certaines de ses conjectures, celles par exemple sur la Passion de l'Esprit-Saint, seraient étranges si on les prenait comme des certitudes ; nulle part, son orthodoxie n'a pu donner prise à des objections valables.

Ses emportements contre des catholiques ignominieux et des prêtres médiocres ne se sont jamais tournés en une clameur de révolte. Et voilà bien où fut inestimable pour lui la discipline de la foi. Un principe de charité réfrène les intempérances de son naturel. Le chrétien qui, chaque matin, communie, ne peut proférer des anathèmes sans y mêler de l'amour et le sentiment de sa faiblesse. Dans les colères de Bloy vibre une douloureuse puissance d'aimer : comme elle éclate pour quiconque lit avant le « Désespéré » et le « Mendiant ingrat », soit les « Tragiques » de d'Aubigné, soit les « Châtiments » !

C'est un lieu-commun d'admirer chez lui le mordant de l'apostrophe, ce trait dont la cicatrice s'imprime sur des visages immondes, tel que la brûlure de la foudre. Mais on néglige trop ce que son âme enferme de tendre, même de suave. L'amitié chrétienne s'est rarement exprimée comme elle s'épanche dans ses lettres. L'intimité de sa vie ressemble, en ses jours de paix, « à cette tente de velours bleu pâle, dans la clairière silencieuse où l'émeraude et le corail d'une végétation de livre d'heures se profilaient avec une tendresse mélancolique sur l'or d'un ciel byzantin ».

Je ne connais rien de plus doux que le dernier mot de la « Femme pauvre » :

« Il n'y a qu'une tristesse, c'est de n'être pas des Saints. »

Et n'est-ce pas lui qui a pu écrire, dans « Celle qui pleure », sur le Paradis, la seule page glorieuse qu'après Dante un poète catholique ait osée ?

La poésie de Léon Bloy, son éloquence seraient inconcevables hors du

catholicisme. L'ampleur de son verbe est d'ordre liturgique ; sa langue est pétrie du latin de l'Eglise ; les enroulements « giratoires » de ses périodes laissent penser aux torsions de rosaces flamboyantes. La constance d'un enthousiasme sacré soutient leur frémissement impérieux, incoercible dans son élan, et fait luire autour des plus simples mots une clarté supra-sensible.

Il tient de sa foi la faculté la plus auguste du poète, le don de prophétiser.

Prophète, il le fut littéralement, lorsqu'à la fin de « Je m'accuse » il prédisait à Zola une mort prochaine et honteuse. D'une façon plus large, il prophétise en ce qu'il « prépare les voies du Très-Haut », étant le « vieux de la montagne » qui regarde des sommets la plaine, il tend son regard sur les événements en marche ; et, comme les Voyants d'avant la ruine d'Iraël, ce sont des calamités qu'il aperçoit venir. Du Discours secret de Notre-Dame de la Salette, il a retenu l'annonce des fléaux, mais non celle d'un triomphe futur de l'Eglise « pauvre, humble, pieuse et forte, ont les nouveaux rois seront les serviteurs ». Son intraitable volonté de non-espérer est difficile à partager ; car enfin, lui écrivais-je il y a quelque temps, ou bien le Jugement est proche, et alors exultons ; ou, s'il faut de longs siècles pour que le nombre des Elus soit parfait, c'est qu'il doit naître encore une moisson de Saints.

L'attente des cataclysmes et des persécutions transitoires n'en demeure pas moins, pour les cœurs fidèles, un motif de patience et d'énergie.

L'œuvre de Léon Bloy ressemble au buisson de ronces où flambait, dans le désert, la Face mystérieuse et qui brûlait en crépitant sans pouvoir se consumer.

Emile Baumann.



LETTRE OUVERTE
A Monsieur DICK COSTER
à DELFT (Hollande)

Saint-Piat, 20 Août 1912.

Mon cher ami.

.....
Je t'ai déjà raconté, il y a quelques mois, que Léon Bloy avait terminé son livre sur Napoléon, ardemment attendu par tous ceux qui admirent cet extraordinaire écrivain. Les dernières épreuves sont maintenant corrigées, et bientôt nous aurons la grande joie de tenir ce livre dans nos mains. Tu connais cette joie, n'est-ce pas ? de recevoir un nouveau livre d'un écrivain qu'on admire et qu'on aime. On lit le titre, on regarde le volume, on en coupe soigneusement les pages, on le feuillette, on le caresse comme un objet très précieux, et puis on s'assied devant sa table pour être seul avec celui dont on va entendre la belle voix, on va le lire Et je te promets dans ce cas-ci, une joie sans égale.

Car je connais « l'Ame de Napoléon ». Ah ! je n'oublierai jamais ces heures lorsque j'assistais à la lecture par Bloy lui même, des chapitres à mesure qu'il les avait écrits. La première impression était forte, incisive, d'incomparable style et les images, qui ne sont jamais chez lui un décor vide, tu le sais toi même, mais qui éclairent magnifiquement sa pensée et qui font pressentir à l'âme qui écoute, d'indicibles splendeurs, de la même manière que la beauté de la terre n'étant que figure et image, cette merveilleuse langue provoque la nostalgie de la beauté éternelle, — m'éblouissait, mais encore je jouissais de la lumineuse conception, de la hauteur de la pensée, de cette vue chrétienne sur l'Histoire d'où Dieu n'est jamais absent. C'est un livre d'un esprit puissant et profond, qui se possède pleinement. Et la chose qui surtout me frappait, c'était qu'il parlait de sa propre âme en parlant de l'âme de l'Empereur. Et puis, Bloy lit admirablement ; sa voix souple, allant de la tremblante tendresse jusqu'à la grave ou véhémence sonorité, vous empoigne, il connaît la langue, son instrument, comme pas un autre ; des mots qu'on a lus des centaines de fois et qui n'avaient plus de relief pour vous, éclatent tout-à-coup comme des bombes ou s'ouvrent comme des fleurs très douces. Chaque fois à cette lecture l'émotion m'étreignait, j'écoutais avidement, le cœur battant, les yeux pleins de larmes. N'étais-ce pas admirable : un chrétien qui aime Dieu, le Créateur des âmes, au-dessus de toute chose, vous dit et dans quelle langue, ce qu'il a pu voir et pressentir de l'âme de Napoléon.

Depuis, j'ai relu deux fois les épreuves, ces jours-ci j'ai pris possession par mes propres yeux de ce livre, et je voudrais te dire en quelques lignes mon impression.

Ce n'est pas un livre d'histoire, tu l'as déjà compris. C'est un *poème*. et chaque chapitre est un chant. Bloy, pouvait-il parler autrement de cette vie qu'il appelle un Poème en action ? Mais pour avoir pu faire ce livre, combien fortement doit il posséder l'histoire extérieure, l'histoire visible des faits de cette époque ! Et vraiment, on verra qu'il connaît tout ce qu'il est humainement possible d'en savoir. Il s'est fait contemporain de son Empereur, et il reste haletant d'admiration devant le grandiose drame dont cet homme unique est le protagoniste. Il admire le magnifique décor de ce règne impérial, il aime passionnément la beauté épique de ces années où, un seul homme régnait sur le monde, il a assisté à toutes les batailles de ces armées qui avaient vaincu en Allemagne, en Egypte, en Italie, en Autriche ; sinon, comment aurait-il pu écrire

« *La Bataille.* »

Mais tout cela n'est que le vêtement très glorieux mais périssable de ce qui s'est passé en réalité. Cela ne lui suffit pas. Tu connais assez l'œuvre de Léon Bloy pour savoir qu'il cherche dans la profondeur, comme un pêcheur des Indes plonge dans la mer pour cueillir des perles. Et Bloy remonte à la surface, les mains pleines de magnifiques choses qui portent encore sur elles la lueur du mystère des profondeurs !

Il nous indique le destin caché de Napoléon, envoyé par Dieu sur la terre. Puisque rien n'arrive, selon ce qui est dit dans le Catéchisme des enfants, sans Son ordre ou Sa permission, Dieu est partout présent dans l'Histoire. Il faut toujours avoir cette pensée dans l'esprit pour bien comprendre ce livre. Car Bloy est avant tout, même avant d'être le poète de génie que nous aimons, un chrétien, un catholique romain qui prie, qui communie, qui cherche son Dieu avec un immense désir, humblement, et dont l'âme palpite d'amour devant le pauvre autel d'une église de village. Il aime les êtres évidemment chéris par Dieu, les hommes qui dans leur vie et leur mystérieuse mission sont comme des ombres de l'Onnipotence et de la Splendeur divines, Qui, parmi les hommes, est plus grand que Napoléon ?

Bloy cherche « l'identité » des personnages ; il se demande ce que signifie tel événement, dans l'Absolu ; il regarde d'en haut l'Histoire humaine, et ainsi vue, elle devient une Ecriture aussi cachée que l'autre qu'on appelle l'Ecriture Sainte. Tout est symbole. Alors, qu'est-ce que Napoléon ? Que signifient ces batailles ? Quel est le sens profond de sa lutte avec le Pape ? Qu'est cette âme, « sa vaste âme » ? Quel est le sens de son apparition sur la terre ?...

Je suis complètement incapable de te redire, mon cher ami, surtout dans une langue qui m'est, hélas ! trop étrangère, ce que Bloy nous fait pressentir. Lis ce livre, lis ce poème qui te conduira, au-dessus de l'art, dans des régions de lumière, et je te promets l'éblouissement par la Beauté et la Pensée chrétienne.

.....

DEUX LETTRES

Olivier-Hourcade -- Henri Bordeaux

Amis,

Je m'associe de tout mon cœur à votre hommage à notre maître Léon Bloy, grand écrivain catholique.

Je vois avec peine nos frères chrétiens du « Monde » dévorer de bas écrivains païens qu'ils portent au pinacle, et ignorer notre admirable Eschyle : Paul Claudel, ou Bourges, ou Bloy, ou Le Cardonnel, ou même cette pure source pyrénéenne de lyrisme : Francis Jammes, plus connu peut-être de la foule grâce aux médisances de grands quotidiens au petit esprit.

Comme je le remarquais d'une conférence sur Claudel, que Monseigneur Baudrillart, ce prélat chez qui la noblesse de l'âme le dispute à la profondeur des connaissances, me fit l'honneur de patronner, il en fut de tous temps ainsi : Quels sont les écrivains latins qui furent toujours les plus familiers aux écrivains et aux lettrés catholiques ? Cicéron et Horace, alors que nous avons à notre portée Saint Augustin ou Adam de Saint Victor dont la langue est au moins aussi riche, mais dont la pensée est autrement haute et vivifiante.

Nous n'honorons jamais assez Léon Bloy pour réparer l'injustice de la négligente ignorance où l'on tient sinon son nom du moins son œuvre.

Mes deux mains.

Olivier-Hourcade.



Thonon-les-Bains (Haute-Savoie), le 3 Septembre 1912.

Mon cher confrère.

La *Femme Pauvre* est un beau livre de douleur et de foi, et je suis heureux de rendre ce témoignage à Léon Bloy dans les *Marches de Provence*.

Mes meilleurs sentiments.

Henri Bordeaux.

LEON BLOY Écrivain Catholique

Léon Bloy a dit quelque part : « A cinquante-six ans, le putanat est sans avenir, vraiment, sans profit et sans excuse. » En vertu de ce principe, et parce que le siècle est de surenchère, Léon Bloy demeure « hors de la société des hommes, par sa volonté, et par la volonté de cette société qui n'aime plus l'art ». Elle a vu Villiers de l'Isle-Adam et le pauvre Verlaine, et les a laissés mourir sans autre émotion que celles d'exploiter leurs œuvres. Elle s'acharne aujourd'hui après Léon Bloy avec l'arme la plus redoutable : le silence. La Jeunesse littéraire qui suit cette société, lance des manifestes et crée des systèmes, exclut ou accepte qui bon lui semble, règle ou décrète l'art délicieux que nos pères ont fait survivre, néglige ou répudie ses maîtres, mais se désigne des princes, s'adore à la façon de Boudha, mais ignore la vertu principale de ce dieu, la contemplation silencieuse et raisonnée, et méconnaît Léon Bloy. Elle oublie qu'à une époque déjà lointaine, ce pur artiste commençait cette œuvre si vigoureuse et si originale, qui va du « Désespéré » à « Celle qui pleure » et au « Vieux de la Montagne » et que connaît un seul groupe d'admirateurs fervents et passionnés.

En effet dit-il : « Mille acheteurs en un an, clientèle très sûre, très fidèle, mais ne s'accroissant pas. »

J'ai dû à un de ces admirateurs silencieux de connaître « Le Désespéré » et « La Femme pauvre », j'ai, depuis, ardemment dévoré « l'Exégèse des Lieux communs, le Mendiant Ingrat, Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne », etc. Je crois Léon Bloy un des prosateurs et des penseurs les plus éminents du siècle et de toujours.

J'en veux à cette Société qui s'est détournée de cet « adorateur de la croix et de cet habitant du Rêve », homme d'une autre époque. Ah ! si Bloy s'était vendu à elle, malgré ses turpitudes et ses injustices qu'il a révélées, malgré les ridicules qu'il a si bien définis, la société l'aurait coté, catalogué et placé au rang de ces littérateurs qui font la joie des éditions à 3 fr. 50 et des Revues à grand tirage ! Mais Léon Bloy ne s'est pas vendu !

Et j'en veux à cette jeunesse irrespectueuse, ingrate et pédante, qui feint de méconnaître ces douze chants admirables, ces douze poèmes remplis de symboles et d'images si belles, « ces filles d'Eugène Grasset » ; j'en veux à cette génération infatuée qui dédaigne l'Hymne sublime que chanta Léon Bloy à la gloire de la Colère. Elle pourrait cependant le découvrir à travers des sensations qu'elle paraît aimer.

J'en veux surtout à la Société Catholique et à l'Eglise de ne pas protéger cet homme merveilleux, l'un de ses défenseurs les plus fidèles, et de le laisser mourir de faim.

Ernest Renan « qui trouva, dit Léon Bloy, le secret d'aller loin dans la vilénie de pensée et dans le blasphème », a écrit : « L'Art manque à l'Évangile, le merveilleux au crucifix... Le chrétien qui se contente de la maigre figure du supplicié, tiré à quatre clous, n'aime pas l'art, cette volupté de l'âme. »

Léon Bloy, chrétien, non parce qu'il observe aveuglément la doctrine de l'Eglise, mais parce que son amour du Rêve lui fait aimer la Sainte-Liturgie, que cet amour

l'entraîne et l'attire à cette doctrine, la défend contre ceux qui la reconnaissent et ne lui obéissent pas, Léon Bloy a démenti cette parole effarante de parti-pris, par son œuvre. L'Église ne lui en sait aucun gré.

La première vertu du chrétien est la résignation ; l'auteur du « Désespéré » la possède à un très haut degré. Il se compare souvent à Job sur son fumier, et Job ne disait-il pas : « Dieu m'avait tout donné, il m'a tout ôté, que son nom saint soit béni ? » Bloy dit : « Décidément, Dieu ne veut pas que je vive de ma plume. » Et il se résigne, et cette résignation lui paraît toute naturelle : « Marchenoir, dit-il dans le « Désespéré », Marchenoir était si désespéré, il était de ces êtres « miraculeusement » formés pour le malheur, qui ont l'air d'avoir passé neuf cents ans dans le ventre de leur mère avant de venir lamentablement traîner une enfance chenuë dans la caduque société des hommes. »

Le premier défaut de la société actuelle, c'est d'être bourgeoise ; la qualité principale du bourgeois, « c'est de faire argent de tout », pour employer un de ses lieux communs les plus courants : « Peu importe, dit Bloy dans « l'Exégèse », ce qui est vendu, que ce soit du fromage, du vin, des chevaux, de la bijouterie, de la quincaillerie, des couronnes de mariées, de la charogne ou de la raclure de n'importe quoi, il suffit que cela se vende ou même que cela soit à vendre sans aucune chance d'être vendu et qu'il y ait des livres de commerce derrière avec un petit comptoir ajouré d'une petite galerie faite autour. »

Léon Bloy exécra le Bourgeois. Cette exécution est pour lui une œuvre naturelle et chrétienne. Ici, il compare les bourgeois à des cochons, et « demande pardon à ces pauvres cochons, qui marchent sur quatre pieds, qui sont innocents, qui sont beaux, qui sont bienfaisants, qui sont chez les charcutiers et que déshonore avec injustice le langage humain. » Ailleurs, il le définit nécessairement et utilement : « l'homme qui ne fait aucun usage de la faculté de penser et qui vit ou paraît vivre sans avoir été sollicité un jour par le besoin de comprendre quoi que ce soit. »

Une telle définition entraîne pour Léon Bloy la nécessité fatale et évidente d'étudier le Bourgeois dans ses ridicules ; et son Exégèse les renferme et les étudie tous. Pour cette étude, il se recommande à saint Jérôme, « consignataire pour toujours de la parole qui ne change pas, des lieux communs pleins de foudre de la Sainte-Trinité ». Il le fait pour montrer comme il lui plaît le mal dont tout le monde meurt. C'est une œuvre chrétienne de ridiculiser son propriétaire qui le prend à la gorge, l'autocratise et le renvoie parce qu'il est malheureux ; œuvre chrétienne de s'attaquer à la ridicule administration bourgeoise à laquelle il doit tant d'argent et qui le serre dur pour le faire payer ; œuvre chrétienne et sublime de démontrer l'égoïsme de cet ennemi des ménages avec enfants et des êtres disgraciés ; œuvre chrétienne de condamner la société bourgeoise qui le favorise.

Voyez cet épisode de la Femme Pauvre en butte aux désobligeantes tracasseries de ce ménages de fort en gueule co-locataires de Léopold. N'est-elle pas sublime la situation de cette malheureuse qui souffre sans se plaindre, et celle de ses persécuteurs n'est-elle pas ignoble et ridicule en même temps ?

Pour Bloy, le siècle du cinéma, de l'automobile, du progrès, est rebelle aux idées chrétiennes qu'il aime, pour lui, il résulte que le progrès, « facilitant les affaires », et le bourgeois tenant « à faire honneur aux siennes », dans sa hâte d'aller son « petit bonhomme de chemin », le bourgeois ne voit pas qu'il « va vers la mort éclairé par des étrons ». Ces pensées forcent à rire bien souvent, étonnantes qu'elles paraissent, mais elles laissent vite se dégager l'amertume réelle à laquelle on ne peut résister. Il est dur, parce que Jésus était dur pour les marchands du temple, bourgeois de jadis, quand il les en chassait, et parce que le bourgeois

mercenaire vendeur et vendu, sans conscience ni désir de s'apitoyer, exploite tout, même les idées religieuses auxquelles il n'a rien à voir.

Cet abbé galette, dont « l'indiscutable mérite est de savoir la finance et la basse finance », qui écourte sa messe en faisant sauter telle phrase de l'Évangile si importante au point de vue liturgique, ce Dulaurier, « ami par choix de tout le monde, et par conséquent sans principes comme sans passion, comblé des dons de la médiocrité, cette force à déraciner des Hymalayas », ne sont-ils pas également l'un et l'autre des ennemis de la Sainte-Doctrine.

Parce que Léon Bloy connaît la Sainte-Liturgie à fond, ayant écrit des pages si remarquable sur la Chartreuse et sur le Moyen-Age. Je le vois dans un coin d'Église, le front baissé, l'oreille tendue, écoutant l'office dans une attentive piété et l'inexorable désir de n'en perdre aucune phrase.

« Les introïts des deux derniers dimanches expriment l'angoisse. C'est un cri vers Dieu pour en obtenir le secours. Dans le second surtout l'angoisse est extrême : Ad te, Domine clamabo, Deus meus sivas a me : sequando laceas a me et assimilabor descendentibus in lacum. Aujourd'hui c'est le cantique de victoire : Jubilate Deo, in voce exultationis. Il ne tient qu'à nos cœurs en agonie de voir là notre propre histoire mystérieuse. »

Chrétien dans son indignation et ses colères, il l'est aussi dans sa tendresse. Elle s'exerce sur tous les êtres qui l'entoure. Ecoutez comme il parle de sa Véronique :

« Véronique n'est pas « un ange de Lumière », mais une pauvre fille sur qui pèsent six mille ans de désobéissance, qui se prépare en tremblant à un acte extrêmement redoutable d'où sa vie dépend et qui a le besoin le plus indicible de prières. »

Et voici ce qu'il fait dire à la femme rousse du Désespéré que nous retrouvons ailleurs : « Les infamies de mon passé, je me les reproche comme des infidélités que je vous aurais faites... Vous êtes un homme religieux, vous ne refuserez pas de sauver une malheureuse qui veut se repentir. Laissez-moi près de vous. Je ne vous demande pas même une caresse. Je vous servirai comme une pauvre domestique, je travaillerai et je deviendrai peut-être une bonne chrétienne pour vous ressembler un peu. Je vous en supplie, ayez pitié de moi. »

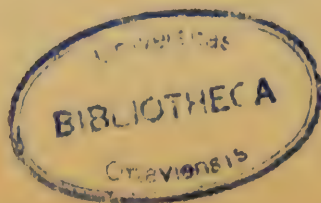
Lisez ce qu'il a écrit sur Demolins, sur le pauvre Hello et sur Barbey, et sur bon nombre de ses rares amis !..

Tel est cet homme ; s'il témoigne d'une indignation constante envers le monde et les bourgeois, cette indignation est rationnelle ; et elle est concevable devant la tendresse soucieuse dont il couvre les siens. Cette Véronique qu'il suit dans ses heures enfantines et mystiques est bien la fille de cette Femme pauvre, si franchement pauvre, qu'elle serait une sainte, si elle avait vécu réellement aux siècles fervents, et si elle n'était pas l'héroïne de ces deux épisodes contemporains : Le Désespéré et la Femme Pauvre.

Il valait bien, si la société, la jeunesse littéraire, le monde catholique et l'Église ne lui ont pas accordé leur protection et leur respect, il valait bien de lui consacrer l'hommage d'une étude : Son œuvre est une des plus considérables du siècle, et elle l'est surtout, parce qu'elle est volontiers chrétienne et attachée à la Défense de la Sainte-Doctrine.

A. Verdier.

Avril-Septembre 1912.



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

22-78

22-78

